

# Rencontres prospectives internationales de I'AGERA

---

« *Les cursus en anglais, éléments clés de la stratégie d'internationalisation des écoles, enjeux et opportunités* »

**Jeudi 10 mars 2016,**

*ESDES, Ecole Supérieure pour le Développement Economique et Social*

**Avec le soutien de la Région**

**AUVERGNE – Rhône-Alpes**

*\*Signature provisoire: le nom de la Région sera fixé par décret en Conseil d'Etat avant le 1<sup>er</sup> 10 2016, après avis du Conseil Régional*

**Et la contribution des écoles suivantes**



# SOMMAIRE

---

<b>Accueil</b> .....	<b>3</b>
<b>Brendan KEENAN</b> , Président de la Commission internationale de l'AGERA..... 3	
<b>Présentation de la réhabilitation de la prison Saint-Paul en campus</b> .....	<b>3</b>
<b>Marc OLLIVIER</b> , Doyen de la faculté de Droit et Sciences Economiques et Sociales, Directeur Adjoint de la Recherche à l'UCLy..... 3	
<b>Ouverture</b> .....	<b>6</b>
<b>Jean-Baptiste LESORT</b> , Président de l'Alliance des Grandes Écoles Rhône-Alpes-Auvergne et Directeur de l'ENTPE..... 6	
<b>Introduction aux Rencontres Prospectives et état des lieux des cursus en anglais dans les écoles du réseau AGERA</b> .....	<b>8</b>
<b>Brendan KEENAN</b> , Président de la Commission internationale de l'AGERA..... 8	
<b>1ère table ronde : Pourquoi construire un cursus en anglais ?</b> .....	<b>13</b>
Animée par <b>Françoise CIBERT</b> ..... 13	
<b>Dr. Mari KOOSKORA</b> , Associate Professor, Head of Centre for Business Ethics, Estonian Business School, ..... 13	
<b>Peter GOEKJIAN</b> , Professeur de Chimie à l'Université Lyon 1 ..... 13	
<b>Jérôme MARCILLOUX</b> , Directeur de l'ITECH..... 13	
<b>2ème table ronde : Les ressources nécessaires et acquises</b> .....	<b>33</b>
Animée par <b>Brendan KEENAN</b> ..... <b>33</b>	
<b>Kevin PON</b> , Directeur de l'International à l'ESDES ..... 33	
<b>Caroline RITCHIE</b> , Reader in Hospitality à Cardiff School of Management ... 33	
<b>3ème table ronde : Comment mettre en place un cursus en anglais</b> .....	<b>42</b>
Animée par <b>Peter GOEKJIAN</b> ..... 42	
<b>Magali PHANER-GOUTORBE</b> , École Centrale de Lyon,..... 42	
<b>David TURNER</b> , SIGMA Clermont ..... 42	
<b>Jane ROCHE</b> , Polytech Clermont ..... 42	
<b>Pour les aspects linguistiques</b> , .....	<b>42</b>
Animée par <b>Brendan KEENAN</b> ..... 42	
<b>Sébastien MEHLEN</b> , Responsable laboratoire d'analyses et chargé du développement durable à l'ITECH ..... 42	
<b>Katherine BETTS MAQUIN</b> , responsable du Bachelor International Business Programme (BA) à l'ESDES..... 42	
<b>Keynote</b> .....	<b>62</b>
<b>Vincent MICHELOT</b> , Professeur des Universités ..... 62	
<b>Conclusion</b> .....	<b>67</b>
<b>Brendan KEENAN</b> ..... 67	

*La séance est ouverte à 9 heures 40.*

## **Accueil**

*Brendan KEENAN, Président de la Commission internationale de l'AGERA*

Bonjour à tous. Nous allons commencer nos Rencontres prospectives internationales de l'Alliance des Grandes Écoles Rhône-Alpes Auvergne (AGERA). Je donne immédiatement la parole au Docteur Marc OLLIVIER, qui va nous présenter l'établissement et qui a la gentillesse de nous accueillir pour cette journée de réflexion consacrée aux « cursus en anglais, éléments clés de la stratégie d'internationalisation des écoles, enjeux et opportunités ».

## **Présentation de la réhabilitation de la prison Saint-Paul en campus**

*Marc OLLIVIER, Doyen de la faculté de Droit et Sciences Économiques et Sociales, Directeur Adjoint de la Recherche à l'UCLy*

Je vous remercie. Je vous prie d'excuser l'absence de Monsieur le Recteur de l'Université Catholique de Lyon, Thierry MAGNIN. Il aurait aimé être des nôtres aujourd'hui pour accueillir votre séminaire de travail sur les perspectives internationales de nos écoles. Notre Recteur accueille lui-même, en ce moment, un congrès de la Fédération Internationale des Universités Catholiques. Il ne peut donc pas être parmi nous.

Il me revient donc de vous accueillir, en ma double qualité de Doyen du pôle Droit, Sciences Économiques et Sociales (SES), auquel appartient l'ESDES et de « quart de Directeur » de l'ESDES. En effet, dans la transition entre le départ de Monsieur RIVET - qui nous a quittés pour raisons de santé -, et l'arrivée prochaine du nouveau Directeur, la direction est assurée par quatre personnes. Je suis donc un quart de Directeur de l'ESDES. L'ESDES étant membre de l'AGERA, c'est en cette qualité que je vous accueille aujourd'hui.

Je vous annonce d'ailleurs que le nouveau Directeur de l'ESDES a été nommé. Il s'agit de Monsieur Olivier MAILLARD, actuellement Directeur délégué des Programmes et de la Faculté au Groupe ESC La Rochelle. Il prendra ses fonctions le 15 avril prochain.

La Maison qui vous accueille aujourd'hui a 140 ans. Nous avons commémoré le 8 octobre dernier, en inaugurant ces locaux, son anniversaire. Elle a été fondée en 1875, par la création de la Faculté de Droit. Dès l'origine, nous avons recherché une complémentarité avec ce que l'Université publique proposait. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas commencé par créer une Faculté de Théologie ou de Philosophie, comme cela s'est fait en d'autres lieux en France. Comme il n'y avait alors pas de Faculté de Droit à Lyon, nous avons décidé d'en créer une. D'autres

Facultés ont ensuite été ouvertes. La Faculté de Théologie n'a été créée qu'en 1878, et la Faculté de Philosophie en 1932.

À ce jour, nous accueillons un peu moins de 10 000 étudiants, auditeurs libres compris : 8 000 d'entre eux effectuent des cursus complets et 2 000 suivent des formations, qui ne relèvent pas de ces cursus complets. Parmi ces 10 000 étudiants, 2 100 sont étrangers. Nous pouvons considérer qu'il s'agit d'un taux important de présence internationale.

Notre Université compte 24 unités de formation. Nous préparons à la délivrance de 39 Masters et de 6 titres RNCP (Répertoire National des Certifications Professionnelles).

Nous disposons dorénavant de deux campus à Lyon. Notre établissement a été fondé place Vollon, à Lyon. Nous nous sommes ensuite installés rue Sainte-Hélène, dans l'Hôtel de Cuzieu, puis place Bellecour. Nous avons abandonné cet emplacement durant l'été dernier, pour nous installer à Saint-Paul.

Nous disposons d'un second site à Carnot, de l'autre côté des voûtes, à 7 minutes à pied. Le parcours n'est d'ailleurs pas des plus agréables, car ces voûtes sont suintantes.

Le Campus Carnot regroupe trois pôles facultaires :

- le pôle Théologie et Sciences religieuses ;
- le pôle Lettres et Langues, avec l'École Supérieure de Traduction et de Relations Internationales notamment ;
- le pôle Philosophie, Sciences Humaines et Sociales.

Sur le Campus Saint-Paul, sont implantés :

- le pôle Droit, Sciences Économiques et Sociales, qui englobe l'École Supérieure de Commerce et de Management (ESDES) de notre Université ;
- le pôle Sciences, qui compte un certain nombre de laboratoires ;
- les unités transversales, notamment la Recherche ;
- la bibliothèque Henri de Lubac ;
- les services centraux, dont le Rectorat.

Nous occupons également deux autres sites, l'Institut Catholique de la Méditerranée et le Centre Universitaire Catholique de Bourgogne. Nous sommes membres associés de l'Université de Lyon, la COMUE, qui se met en place. Nous appartenons également au réseau des Établissements d'Enseignement Supérieur Catholique, qui réunit les cinq Instituts ou Universités Catholiques de France : Lille, Angers, Paris, Toulouse et Lyon.

Nous sommes par ailleurs membres de la Fédération des Universités Catholiques d'Europe, dont notre Recteur est Président. La Fédération compte également des Universités libanaises. Nous sommes membres de la Fédération Internationale des Universités Catholiques, organisation mondiale qui regroupe 220 universités. Cette semaine, nous accueillons un séminaire du Bureau de cette Fédération.

Je vais à présent vous présenter le nouveau campus Saint-Paul, fruit d'un projet assez audacieux.

Nous avons ouvert notre site Carnot en 2005. Concomitamment, nous avons cherché à rénover notre site de Bellecour, qui n'était plus aux normes et qui s'avérait trop petit pour accueillir le nombre croissant de nos étudiants. Nous avons rapidement abandonné ce projet, car la rénovation s'avérait peu aisée et nous ne pouvions pas nous développer comme nous l'espérions. Nous avons donc recherché une surface de 30 000 mètres carrés dans le quartier de La Confluence.

C'est à ce moment précis que Le Préfet de Région de l'époque, Monsieur GERAULT, a lancé un appel à projets pour le devenir des prisons Saint-Paul et Saint-Joseph, qui avaient été promises un temps à la destruction. Un certain nombre de mobilisations se sont créées afin d'éviter cette destruction.

Ces deux prisons sont séparées par la rue Delandine. La prison Saint-Joseph a été construite par l'architecte Louis-Pierre BALTARD. Elle relève d'une logique de rédemption et de réinsertion du prisonnier. En effet, par tout moyen, on va chercher à offrir au prisonnier des conditions de vie respectables, honorables et humaines. Des rapports de médecins-inspecteurs prouvent que l'endroit est agréable, aéré. Les bâtiments ne sont pas trop hauts, et le soleil pénètre dans les cours intérieures. Tout est pensé pour permettre cette rédemption du prisonnier, avec l'idée très moderne que le prisonnier n'est privé que de sa liberté d'aller et venir, mais qu'il doit par ailleurs conserver toutes ses autres libertés.

Quelques années plus tard, la construction de la prison Saint-Paul répondra à une logique tout à fait différente, celle du début du Second Empire. Le plan panoptique classique s'applique, recherchant principalement l'efficacité de la surveillance. La punition prime sur la réinsertion. L'encellulement individuel n'est que partiel dans ce bâtiment.

Nous sommes installés dans cette prison, dont nous avons conservé les ailes, à l'exception de celle de droite. L'une des curiosités est un passage sécurisé, sous la rue Delandine, qui permettait aux prisonniers de passer de l'un à l'autre des établissements. Ce passage a été décoré par Didier CHAMIZO, l'un des prisonniers, et certains de ses élèves, puisqu'il avait fait école. Ces œuvres sont protégées au titre du patrimoine culturel. Elles sont classées Monument Historique, Didier CHAMIZO étant aujourd'hui un peintre coté. Il sera possible, lors de certains événements, dont les *Journées du Patrimoine*, de visiter ce passage souterrain entre les deux prisons.

L'appel à idées de la Préfecture a reçu quinze réponses, dont la nôtre. Nous nous étions associés à un certain nombre d'autres acteurs, dont le Groupe Dentressangle, l'OPAC du Rhône et Habitat et Humanisme, afin de racheter les deux prisons. Notre logique était d'unir dans ces deux lieux des étudiants, mais également des habitants et des commerces, qui manquaient terriblement. Le Conseil de quartier nous invitait particulièrement à créer des commerces. Nous tenions à ce que notre projet présente une forte dimension sociale. Habitat et Humanisme a créé un projet de logements mixtes, de l'autre côté de la rue Delandine. Y sont logés de jeunes étudiants qui, moyennant un loyer modique, s'acquittent d'un service consistant à venir en aide à des personnes sortant d'hospitalisation et n'étant pas suffisamment autonomes pour rentrer immédiatement à leur domicile. Ce dispositif nous donne grande satisfaction.

Notre projet est inscrit dans le projet Confluence. Le cabinet d'architecture est le Cabinet Garbit et Blondeau, qui avait déjà travaillé avec nous sur le projet Carnot. Nous sommes dans des bâtiments de Haute Qualité Environnementale, chauffés par géothermie. Nous puisons à 28 mètres de profondeur de l'eau de la nappe phréatique. Nous sommes désormais chauffés. De fait, je suis heureux de vous accueillir par une température acceptable.

Nous avons créé un passage central, par lequel les habitants peuvent trabouler, à la lyonnaise. Ils entrent par la place des Archives, traversent nos locaux et peuvent ressortir rue Delandine. Auparavant, leur seule possibilité était de contourner les murs des prisons.

Notre projet a été retenu en 2010. La première pierre a été posée en 2013 et les travaux ont été achevés en 2015. Nous sommes installés depuis juillet 2015. Et nous pouvons dire que nous avons « essuyé les plâtres » au sens fort du terme. J'ai dû moi-même passer la serpillière dans mon bureau un certain nombre de fois, afin d'être en mesure d'accueillir dignement mes visiteurs.

Le portail de l'entrée, cours Suchet, est classé Monument Historique. Il intègre les instruments de la Justice. Il permet d'entrer dans la Faculté de Droit.

Après ces quelques éléments de présentation du lieu dans lequel vous vous trouvez, je vous souhaite des travaux féconds sur les perspectives internationales des écoles. Je sais que l'ESDES a des projets à cet égard. La Faculté de Droit a créé un Master de Droit International des Affaires, enseigné exclusivement en anglais, avec un corps enseignant invité. Nous sommes donc engagés dans ce mouvement. Je suivrai de près les comptes rendus de vos travaux, desquels nous tirerons tout bénéfice, de mon point de vue.

Je vous prie à présent de m'excuser, car je dois vous quitter pour assurer un cours d'histoire des idées politiques - en français - étant conscient de mes limites. Je vous souhaite une bonne journée.

*Applaudissements.*

**Brendan KEENAN**

Je donne immédiatement la parole à Jean-Baptiste LESORT, Président de l'AGERA.

## Ouverture

*Jean-Baptiste LESORT, Président de  
l'Alliance des Grandes Écoles de Rhône-  
Alpes-Auvergne et Directeur de l'ENTPE*

Merci, Monsieur le Doyen. Merci à la part de Directeur de l'ESDES qui est en vous, au quart que vous avez évoqué. Merci à l'ESDES et à l'Université Catholique de Lyon de nous accueillir dans ses locaux, qui sont riches à la fois de leur histoire, de leur symbolique, mais aussi de leur qualité architecturale.

Enfin, merci à vous tous pour votre présence. Je constate que nous sommes relativement nombreux. Cette première nouvelle version des Rencontres

Internationales dans leur aspect prospectif rencontre un certain succès. Merci, Brendan, d'avoir eu l'idée de cette nouvelle formule.

Je présenterai rapidement l'AGERA, pour les personnes de l'assemblée qui ne sont pas totalement familières avec l'Alliance. L'AGERA, ayant anticipé sur la réforme territoriale, est une alliance Auvergne-Rhône-Alpes depuis déjà quelques années. Elle regroupe à ce jour plus de 40 écoles situées sur l'ensemble de la Région Auvergne-Rhône-Alpes. Ces écoles sont de toute nature, de tout statut et de toute fonction : écoles de management, écoles d'ingénieur, écoles d'art et de culture, écoles d'architecture. Elles sont de statut privé, associatif, confessionnel, laïc ou public. Cette diversité est la particularité et la nature de l'AGERA. Nous essayons de la mettre en valeur à travers l'ensemble des activités que nous organisons, qui sont, par principe, transversales.

Ces activités permettent de croiser les expériences de différents types d'école. Il est intéressant de constater que, sur des sujets comme l'innovation pédagogique, par exemple, le fait de faire travailler ensemble des personnes provenant d'écoles de management, d'écoles d'art ou d'écoles d'ingénieur, a immanquablement un intérêt particulier. Certaines peuvent être en avance, décalées ou en retard, mais les expériences sont diverses. Ce croisement permet des progressions, y compris entre écoles voisines, qui peuvent ainsi échanger dans un autre contexte que celui dans lequel elles évoluent au quotidien.

Parmi les activités de l'AGERA, l'innovation pédagogique est une activité phare depuis quelques années, qui fonctionne relativement bien. Nous avons également développé une activité de réflexion commune, voire d'action, sur les relations avec le monde économique, notamment avec les entreprises. Nous avons progressé sur ce sujet et sur la façon dont nous pouvons croiser nos expériences et, à l'occasion, construire des projets en relation avec le monde économique. Enfin, nous travaillons depuis un certain nombre d'années, désormais sous la houlette de Brendan Keenan, sur la question de l'international.

Nous avons abordé des sujets différents dans ce domaine, notamment l'accueil des étudiants internationaux, la mobilité internationale des étudiants, et les stratégies de relations internationales des écoles envers différents pays. Nous allons aujourd'hui étudier la question de la mise en place des cursus en anglais dans nos établissements.

Votre programme étant chargé, je m'arrête ici. Je ne peux pas rester et vous prie de m'en excuser. Je vous souhaite des travaux fructueux, mais je n'ai aucun doute sur le fait qu'ils le seront.

*Applaudissements.*

# Introduction aux Rencontres Prospectives et état des lieux des cursus en anglais dans les écoles du réseau AGERA

*Brendan KEENAN, Président de la Commission internationale de l'AGERA*

## 1. Mise en contexte

De manière générale, les établissements de l'AGERA se réfèrent à leur succès à l'international pour caractériser la modernité et l'attractivité de leurs formations, au même titre que les innovations pédagogiques ou la réputation de leur recherche.

Les questionnements autour de l'international sont particulièrement partagés au sein des institutions de l'AGERA, qui entretiennent une relation forte complexe, celles-ci étant à la fois solidaires et concurrentes.

La Commission internationale étant, comme les autres commissions de l'AGERA, un lieu de partage de bonnes procédures et un creuset de projets communs à nos établissements, celle-ci propose des actions pertinentes dans notre réseau riche et pluridisciplinaire. Au-delà de nos ateliers et des autres moments de mise en commun de bonnes procédures, nous proposons deux actions phares : les rencontres des étudiants internationaux et les rencontres prospectives internationales.

Pour celles et ceux qui ne connaissent pas les Rencontres des étudiants internationaux, elles consistent en l'accueil d'environ 500 étudiants internationaux, fraîchement arrivés dans la région Auvergne-Rhône-Alpes. Des visites guidées de Lyon sont organisées dans l'après-midi et un accueil à l'Hôtel de la Région est prévu en soirée.

Pour ce qui concerne les Rencontres prospectives internationales, cette année, à ma demande, nous ne nous pencherons pas, comme le veut la tradition, sur le potentiel d'un pays comme lieu d'échange pour nos étudiants, enseignants et chercheurs. Nous chercherons plutôt à mettre en relief une thématique commune à l'ensemble de nos institutions et de nos établissements.

En fin de journée, nous vous questionnerons sur le thème que vous souhaitez aborder l'année prochaine.

## 2. Les cursus en anglais : éléments clés de la stratégie d'internationalisation de nos écoles ?

Je voudrais dans cette introduction essayer de limiter notre champ d'investigation, car vous savez comme moi que l'internationalisation est un sujet tentaculaire et transversal. Je souhaiterais dégager une problématique claire et choisir un champ sémantique commun autour de la question suivante :

*Quels sont les enjeux des cursus en anglais et quelles sont les opportunités offertes ?*

Afin de mieux cerner nos objectifs et de poser le cadre de nos discussions, je poserai six questions.



### 3. Question 1 : Qu'entendons-nous par l'internationalisation ?

L'internationalisation de nos formations constitue un thème de réflexion récurrent, qui s'appuie sur certains indicateurs communément acceptés :

- l'augmentation constante du nombre de stages effectués par nos étudiants hors France ;
- les coopérations pédagogiques et de recherche avec les établissements étrangers ;
- le nombre d'étudiants internationaux qui candidatent à nos formations ;
- le nombre de nos étudiants qui partent pour des séjours académiques :
  - *undergraduate* pour certains, *postgraduate* pour d'autres ;
  - en double diplôme pour certains, en *top up degree* pour d'autres ;
  - en semestre ou en année substitutionnelle, de type Erasmus.

Nous remercions d'ailleurs la Région Auvergne-Rhône-Alpes pour son soutien, notamment financier, dans ce domaine.

Il convient enfin de souligner la généralisation de l'apprentissage des langues, ainsi que l'importance accordée aux langues par la CTI et autres corps d'accréditation. En ce qui concerne les langues et l'international, je donnerai l'exemple de ma propre institution, l'ENTPE, où deux langues sont obligatoires et où le service des langues est hébergé au sein du Département Programme international, lequel gère également les accords académiques internationaux.

Tous nos établissements recherchent une ouverture internationale à une échelle plus ou moins importante et, pour la plupart, nous organisons nos programmes afin d'orienter nos étudiants vers le marché du travail et les carrières internationales.

### 4. Question 2 : Qu'est-ce qu'une stratégie d'internationalisation ?

Il n'existe pas de stratégie unique, et nos écoles en adoptent plusieurs simultanément. L'objectif principal est d'accroître notre visibilité nationale et internationale et, en conséquence, notre attractivité.

La plupart de nos institutions affichent clairement les stratégies internationales, telles que la recherche d'une taille critique, par exemple. Cette taille critique est souvent atteinte par des fusions entre nos institutions avec des champs d'excellence communs ou complémentaires dans nos réseaux. D'autres s'intègrent dans des réseaux à l'échelon national, européen ou mondial.

Simultanément, certaines de nos institutions et de nos établissements s'engagent dans des prestations de formation à destination de l'étranger. Il peut s'agir de formations sur mesure ou encore de campus ou cursus *offshore*.

### 5. Question 3 : Comment peut-on mesurer le niveau d'internationalisation de nos institutions ?

Il existe de nombreux descripteurs permettant de mesurer l'efficacité de l'internationalisation dans l'enseignement supérieur. Nous vous transmettrons si vous le souhaitez des informations bibliographiques sur le sujet.

Si nous prenons comme exemple les Descripteurs d'Internationalisation pour l'Enseignement Supérieur (conçus par le Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles), y sont listés 100 descripteurs, classés selon les sept dimensions suivantes :

- stratégie et politique d'internationalisation;
- mise en œuvre de la stratégie et de la politique d'internationalisation ;
- enseignement ;
- recherche ;
- services à la collectivité ;
- personnels ;
- attention spécifique aux étudiants internationaux.

Au cours de notre journée, nous aborderons en priorité trois de ces sept dimensions :

- la stratégie et politique d'internationalisation ;
- la mise en œuvre de la stratégie et de la politique d'internationalisation ;
- l'enseignement.

### 6. Question 4 : Quels sont les objectifs de l'internationalisation ?

Quelle est l'utilité concrète des cursus en anglais ? Comment s'intègrent-ils dans ces stratégies ?

En premier lieu, quels sont les objectifs de l'internationalisation de nos programmes ? Selon le projet européen IMPI (*Indicators for Mapping and Profiling Internationalization of higher education*), les objectifs sont au nombre de cinq :

- améliorer la qualité de nos formations ;
- améliorer la qualité de notre recherche ;
- préparer nos étudiants à vivre et à travailler dans un monde globalisé et interculturel ;
- accroître le rayonnement international et la visibilité de nos institutions et ainsi leur attractivité ;
- fournir un service à notre société en mettant sur le marché de l'emploi une génération de jeunes montrant appétence et compétence à l'international.

Quels sont donc nos objectifs aujourd'hui et quel est le contour de nos discussions ?

## 7. Question 5 : Quel genre de cursus examinerons-nous ?

Plusieurs types de cursus en langues étrangères peuvent être distingués :

- des cursus monolingues (Grenoble École de Management, ECAM, ITECH, etc.) ;
- des cursus bilingues, où un pourcentage du programme est offert dans la langue cible ;
- des cursus multilingues, où plus de trois langues sont utilisées, comme à Padoue (anglais, italien et allemand) ;
- des cursus plurilingues, tels qu'à Stellenbosh, en Afrique du Sud ;

Nous considérerons aujourd'hui les cursus bilingues et monolingues, et en anglais, situation la plus fréquemment rencontrée au sein des institutions de l'AGERA.

Nous distinguerons ainsi deux stratégies, qui se chevauchent :

- l'internationalisation de nos établissements à l'international ;
- l'internationalisation *at home*.

L'Afrique du Sud est encore un bon exemple car, par manque de fonds, les universités sud-africaines ne sont pas en mesure d'envoyer leurs étudiants à l'international. Elles mettent donc l'accent sur l'internationalisation *at home*, en facilitant grandement – du moins sur le papier - l'arrivée de nos étudiants. Elles construisent ensuite les cursus et autres événements, en fonction du nombre et des origines des *incomings*.

Un des enjeux des cursus en anglais est de jouer un double rôle. En effet, ils ouvrent d'une part nos portes à des étudiants internationaux francophiles, mais pas encore francophones ; d'autre part, au sein de nos institutions, ils préparent nos propres étudiants à poursuivre leurs études à l'international. Le mélange des étudiants francophones et non francophones dans la salle de classe et la conduite des projets nous permettent de réaliser un exemple parfait de l'internationalisation *at home*.

Afin de planter le décor, de donner quelques éléments de contexte et de mesurer les écarts, Guillemette LAFERRERE a interrogé l'ensemble de nos institutions afin de tirer un bilan des pratiques en matière de cursus en anglais.

Sur 34 écoles, 28 écoles ont répondu à l'enquête, dont 18 écoles d'ingénieurs, 4 écoles d'architecture, d'art et de design, 5 écoles de business et un institut de sciences politiques. Parmi elles :

- 13 proposent des cursus entièrement en anglais, dont 5 écoles de business (c'est-à-dire 100%) et 8 écoles d'ingénieurs ;
- 6 proposent des cursus majoritairement en anglais ;
- 5 proposent des cursus minoritairement en anglais.
- Le nombre de cursus *offshore* reste limité. Néanmoins, 100 % des *business schools* de l'AGERA proposent des cursus en anglais, contre 47 % des écoles d'ingénieurs et 64 % des écoles, toutes disciplines confondues.

11 écoles d'ingénieurs, 3 de business, 1 d'architecture, 1 de design et 1 institut de Sciences Politiques ont des projets de mise en place de cursus en Anglais à CT ou MT.

### 8. Question 6 : Quels seront les contours de notre journée ?

Nous allons examiner les cursus scientifiques et techniques en anglais existants ou à venir, en France et en Europe, par le biais de trois volets :

- volet numéro 1 : nous examinerons leur place dans la stratégie d'internationalisation de nos établissements ;
- Volet numéro 2 : nous listerons les retombées sur l'ensemble de nos établissements ;
- Volet numéro 3 : nous recenserons les forces et faiblesses ressenties par les parties prenantes.

En effet, toute mise en place d'un cursus en anglais nécessitera, il me semble, une mise à plat et un regard critique quant aux méthodes d'enseignement en place et à l'accessibilité traditionnelle des contenus. N'oublions pas que nos étudiants et nos enseignants sont en position de réussite. À défaut, ils ne seront pas admis dans nos établissements. La tentation de reproduire la maquette pédagogique qu'ils maîtrisent est forte. Or cette démarche risque d'aboutir à une fossilisation des rôles de l'enseignant et de l'étudiant et ceci, dans les actes pédagogiques bien rodés. Il est parfois difficile de quitter sa zone de confort. Il convient cependant de souligner que les étudiants sont très demandeurs de cursus en anglais.

Afin d'aborder toutes ces questions et d'accueillir plusieurs points de vue, nous avons décidé d'articuler notre journée autour de trois tables rondes et d'un *keynote speech* :

- une première table ronde qui posera la question suivante : **pourquoi construire un cursus en anglais ?**
- une deuxième table ronde présentera « **les ressources nécessaires et acquises** ».
- une troisième table ronde, finale, qui posera la question suivante : **comment mettre en place un cursus en anglais ?**

La première table ronde sera animée par Françoise CIBERT. Madame CIBERT travaille depuis dix ans au service des Relations internationales de CPE Lyon, en particulier en relation avec les entreprises étrangères pour l'accueil de stagiaires en chimie et en sciences du numérique. Elle a suivi un cursus en biologie à l'Université Lyon I, suivi d'un diplôme de médiation scientifique à Tours, puis d'un diplôme en commerce international.

Je vous remercie.

*Applaudissements.*

## 1ère table ronde : Pourquoi construire un cursus en anglais ?

*Animée par Françoise CIBERT*

*Dr. Mari KOOSKORA, Associate Professor,  
Head of Centre for Business Ethics,  
Estonian Business School,*

*Peter GOEKJIAN, Professeur de Chimie à  
l'Université Lyon 1*

*Jérôme MARCILLOUX, Directeur de  
l'ITECH*

### **Françoise CIBERT**

Bonjour à tous. J'ai la joie d'inaugurer cette journée avec la première table ronde.

Nous travaillerons de la manière suivante : chacun des intervenants présentera ses activités pendant environ quinze minutes. Nous entendrons deux étudiants, qui suivent un cursus en anglais dans différents lieux, et pourront témoigner de leurs expériences respectives.

Nos trois intervenants sont :

- Dr Mari KOOSKORA. *Mari is the Head of the Centre for Business Ethics at the Estonian Business School. She is an associate Professor for this Business School. She has been teaching in a lot of different countries, as well as in France, in Grenoble, at the Grenoble Ecole of Management. Very special thanks to you for coming to Lyon today and for sharing your experience with us. We will start with you, Mari, of course.*
- Jérôme MARCILLOUX, actuel Directeur de l'ITECH, école de chimie basée à Ecully. Après une carrière dans l'industrie, il a intégré l'ITECH en 2009, comme Directeur Recherche et Innovation. Il en a pris la Direction en 2012.
- Peter GOEKJIAN, qui a également suivi un parcours très international. Il a suivi une partie de sa scolarité en France et ses études supérieures aux Etats-Unis. Après une thèse à Harvard University, à Cambridge, et ses études postdoctorales à l'Université de Wisconsin-Madison, il a intégré l'Université Lyon I, où il est professeur de chimie. Il y a créé un Master en anglais voici cinq ans.

Leurs points de vue et leurs expériences sont très différents et vont – je l'espère – alimenter vos réflexions. Monsieur MARCILLOUX a pris en main également un cursus en anglais à l'ITECH, pour des raisons qu'il nous exposera. À l'issue de ces trois présentations, vous serez les bienvenus pour poser vos questions.

**Camille BAZIN**

Nous sommes deux étudiants de Grenoble École de Management. Nous suivons le programme Grande École. Nous sommes en deuxième année. François-Xavier SCALIA, après une première année en parcours classique, est parti en parcours *off site* à Pékin. J'ai pour ma part suivi un parcours *English Track* en première année, à Grenoble, enseigné à 100 % en anglais. Je suis également partie à Pékin en deuxième année.

**Françoise CIBERT**

*Mari, your school's situation is quite unusual. Can you start by explaining its context?*

**Mari KOOSKORA**

*At first, I would like to thank the organisation for asking me to come here and to share our experiences. Actually, what we do in our school is related to internationalisation.*

*I would like to introduce my speech with some words about our context. I come from a very tiny country, which counts as many inhabitants as Lyon. You may understand why we need internationalisation. Our context is also quite particular, because I am representing the only private university in Estonia. We need to compete internationally as a business school and locally against public universities without tuition fees.*

*Another item that needs to be highlighted about our context is that, after being occupied for 50 years by the Soviet Union, we were able to gain back our independence in 1991. We needed to open our whole country, our businesses, and to switch to a market economy. It applied also to education. As we did not have Estonians able to accomplish it, we had to start from the very beginning and to include foreign professors with experiences from other countries.*

*Our university was founded by Estonian, American and Canadian people. Actually, it started as an international business school, where classes were taught partly in English. All of our students have been, for most of them, well-known and successful business people in Estonia, as well as politicians. They have followed some of their courses in the United States of America.*

*I would like to enlighten some key points about our experience. When we started, the courses were partly in English. Today the majority of our programs are in English. We have altogether 1 500 students, and more than a third of them are foreign students. In order to survive, it is necessary for us to compete locally and internationally and to provide the best education possible. Our students have to be competitive on the global working market. Our faculty members have to compete locally and internationally. It also allows us to collaborate with business schools all over the world. These are the subjects we need to keep in mind every day. All of our programs are recognised and accredited at an international level. Of course, the State recognises the education we provide. Our students get a high-level certificate, internationally and locally recognised.*

*Our strategy is to develop even further, to get more accreditations, in order to carry world-class research.*

**Françoise CIBERT**

*How and where do you recruit these foreign students?*

**Mari KOOSKORA**

*We have had many different experiences. I have been in the university for 18 years, so I have seen all these developments and changes. We started to recruit students from China and India in 2004. Some of the students were talented, some of them were not so talented and some of them were not interested at all in studying. As a result, we now carefully select students. The majority of our foreign students are currently Finnish. Four years ago, we opened a branch in Finland, which is also the only private university in Finland. All Finnish universities are public without tuition fees. It is interesting to point that about one third of our students in Estonia are Finnish. We count quite many Erasmus students every semester, with some groups of French students. We need to give them the opportunity to study in English.*

**Françoise CIBERT**

*What are your goals in terms of development of your infrastructure and number of students?*

**Mari KOOSKORA**

*Strategically, our goal is to be even more internationalized. We want half of our students to come from abroad. It is necessary for us to survive and to be able to develop. We also want to have better, more professional and more high-level foreign faculties. It is our biggest issue at the moment. We acknowledged that our salaries are very low, in comparison to any other country. For example, my salary is about five or six times lower than my colleagues in Finland. This is obviously something we need to consider. Still, we already have full-time and part-time foreign faculties. We need to increase the number and the level of these foreign faculties.*

**Françoise CIBERT**

*Mari, thank you very much. I am sure the audience will have plenty of questions for you later.*

Je cède à présent la parole à Monsieur MARCILLOUX, pour un cas de figure complètement différent.

**Jérôme MARCILLOUX**

Le thème de la table ronde est la stratégie qui conduit un établissement à développer un programme de type international. Or pour mener une réflexion stratégique, il convient en premier lieu de se poser la question de qui nous sommes. Le cas de l'ITECH est un peu particulier. Nous sommes une école privée d'ingénieurs, une association loi 1901, mais surtout nous sommes une école de fédérations industrielles.

L'école a été créée au XIX<sup>ème</sup> siècle par le cuir et le textile. Nous continuons à former les ingénieurs de ces branches, mais également du plastique et de la formulation, qui va des peintures aux cosmétiques, en passant par les colles, les vernis ou encore la détergence.

Les chefs d'entreprises composent 75 % de notre Conseil d'administration et 100 % de notre Bureau. La stratégie de notre établissement n'est donc pas une stratégie académique. Lorsque nous développons un projet international, nous le faisons à la fois pour les étudiants et pour les industriels.

Quel est le besoin des industriels et comment nous y adaptons-nous ?

J'ai pris la Direction de l'école en 2012, mais auparavant, j'ai passé du temps avec nos différentes fédérations. J'ai visité les entreprises internationales, qui avaient la gentillesse d'accepter des étudiants en stage, afin d'être à l'écoute de leurs besoins. Certaines entreprises étaient étrangères, d'autres étaient des entreprises françaises implantées à l'étranger.

Est apparu clairement un double besoin de la part des industriels :

- Un premier besoin, qui n'est pas intuitif et ne correspond pas nécessairement à l'idée que l'enseignement supérieur peut offrir de la mobilité et de l'ouverture. Certains industriels nous expliquaient qu'ils ouvraient une usine en Pologne, mais ne disposaient pas d'ingénieurs polonais formés comme le sont les ingénieurs en France. Ils craignaient de recruter des ingénieurs français, qui partirait après trois à cinq ans. Leur demande était donc d'avoir des ingénieurs polonais formés à l'ITECH, de manière à garantir leurs compétences. Sur la masse, certains d'entre eux resteront en Pologne, de la même façon que beaucoup d'ingénieurs français restent en France.
- Un deuxième besoin, qui était celui d'industriels s'implantant à l'étranger. Ils devaient trouver des salariés ouverts à la culture locale et capables de comprendre les contextes nationaux. Ces personnes devaient donc être capables de « se mélanger » avec des étudiants étrangers.

En résumé, le besoin exprimé était d'avoir des étudiants en provenance de différents pays, capables d'être formés ensemble dans une école française. Le corollaire de ce besoin était la mise en place de cursus entièrement en anglais.

Nous avons proposé l'idée à nos quatre branches. L'une d'entre elles, la Fédération des peintures, des vernis et des encres, a rappelé qu'elle avait proposé cette idée à l'ITECH il y a plusieurs années, laquelle n'était alors pas prête. Le projet a donc pu être mené très rapidement. D'école de la Fédération française, nous sommes devenus l'école de la Fédération européenne. Le projet a été imaginé avec elles. Il a été présenté en 2014 à Riga par les DRH des grands groupes de l'industrie des peintures, qui ont décidé de soutenir l'ITECH sur le projet.

Pendant deux ans, le cursus a été ouvert pour les peintures. À la rentrée 2016, le plastique et le textile rejoindront ce projet. Cette évolution peut sembler anecdotique. Cependant, dans le domaine du cuir ou de la formulation, l'ITECH est pratiquement seule au monde. Ce n'est le cas ni dans le textile, ni dans le plastique. Par conséquent, le savoir-faire, que nous montrons à travers ce que nous entreprenons actuellement, motive les autres fédérations à faire le choix de l'ITECH plutôt que celui de nos confrères. En termes de différenciation, c'est un élément important. Les industriels choisissent de soutenir une structure privée plutôt que les établissements publics. La survie de l'école en dépend.

L'industrie des peintures a chiffré son besoin en ingénieurs à 220 environ par an au niveau européen, alors que nous en diplômons 30. Nous conservons donc une certaine marge de développement. Nous occupons une niche, certes, mais avec une



position extrêmement forte. Le dynamisme dont nous faisons preuve nous permet de maintenir cette position.

Notre réflexion a ensuite porté sur la manière d'attirer les étudiants. Il s'agit d'une des clés du projet. Nous y travaillons encore, car la solution n'est pas évidente. L'idée était que nous répondons à une demande de l'industrie en tant qu'établissement privé. Or pour attirer des étudiants de tous pays, les frais de scolarité pouvaient représenter un frein. Par conséquent, les industriels ont décidé de sponsoriser les étudiants. Les entreprises partenaires prérecrutent les étudiants conjointement avec nous, paient leurs frais de scolarité et leur offrent un stage à la fin de chaque année dans différents sites.

Lorsque davantage de candidats sont retenus dans le programme, les fédérations financent une partie des frais de scolarité afin d'éviter aux étudiants de le faire en intégralité. Il convient de noter que les industriels paient le coût réel de la scolarité, et non ce que paient les étudiants français. Cela représente un intérêt pour l'étudiant, qui intègre une école privée gratuite. L'école bénéficie d'une prise en charge de ses frais au taux réel. Elle peut ainsi s'affranchir des subsides publics et de leur aspect éminemment aléatoire. Enfin, les industriels attirent les jeunes dont ils ont besoin dans leurs entreprises.

La démarche est donc intermédiaire entre l'apprentissage et le statut étudiant, d'autant que le statut d'apprenti n'existe pas au niveau européen. Pendant trois ans, les entreprises vont apprendre à connaître le jeune étudiant et le former à leur contexte particulier, gage d'intégration rapide dès sa sortie.

Dans un premier temps, nous entendons former une dizaine d'étudiants par majeur. Nous avons atteint ce niveau pour la partie formulation. En 2016, nous ouvrons les branches plastique et textile et, en 2017, nous espérons ouvrir la branche cuir.

En termes de retombées, l'image de notre école dans nos branches évolue. Nous sommes un outil à leur service, ce qui est fondamental. Notre visibilité s'accroît également, au point que des partenaires nouveaux nous contactent, certains dont nous n'aurions jamais pensé qu'une école comme la nôtre pourrait les intéresser. Leurs domaines sont en effet très éloignés des nôtres. Il apparaît pourtant que nos vieux matériaux sont utilisés dans leurs très nouvelles technologies.

### **Françoise CIBERT**

Avec cette première table ronde, nous sommes bien dans le « pourquoi ? ». Nous n'aborderons pas la mise en place ou le déploiement du dispositif. Nous sommes réellement dans ce qui vous a amené à créer ce cursus. Nous avons bien noté votre souci d'attractivité et votre besoin de répondre rapidement aux besoins des industriels.

### **Jérôme MARCILLOUX**

Nous y avons répondu en 18 mois.

### **Françoise CIBERT**

Des questions porteront probablement sur ce calendrier.

Il est intéressant de remarquer que la réponse aux besoins des industriels a permis à l'ITECH de renforcer sa visibilité et d'augmenter son activité générale.

### **Jérôme MARCILLOUX**

Les suites sont généralement favorables lorsque le client est satisfait.

Nous sondons les syndicats européens. Tous les syndicats nationaux des peintures nous ont rejoints au niveau européen. Ils disposent d'universités dans leurs pays. Même si nous étions à l'origine de l'idée, les Allemands et les Anglais ont souhaité également la mettre en œuvre. Nous avons donc été appelés à vendre notre formation d'ingénieurs.

Nous nous sommes retrouvés face à un système hétéroclite, dans lequel les Anglais pouvaient notamment dispenser les cours de Master en un an. Ils ont donc demandé aux industriels s'ils souhaitaient réellement perdre trois ans pour ce faire. Les Allemands, plus indulgents, ne sont pas intervenus. Les industriels ont finalement retenu un programme en trois ans, du fait de la reconnaissance de la qualité du cycle ingénieur français.

### **Françoise CIBERT**

Ce modèle créé a donc connu des développements presque inattendus, qui ont surgi grâce à la réussite de la démarche.

Je vous remercie beaucoup. Nous consacrerons un moment aux questions après les interventions. Nous reviendrons vers vous pour en savoir davantage sur votre expérience.

Peter GOEKJIAN, bienvenue. Nous terminons les présentations avec l'expérience de création d'un Master en anglais à l'Université Lyon I.

### **Peter GOEKJIAN**

Je tiens d'abord à remercier Mesdames CIBERT et LAFERRERE pour l'invitation.

Ma présentation PowerPoint est une toile de fond, mais nous pouvons cependant en tirer deux mots-clés.

Tout d'abord, j'attire votre attention sur « Université Lyon I ». La perspective de l'Université est quelque peu différente. Le statut universitaire peut parfois présenter certains challenges supplémentaires, mais dans le cas présent, il comporte de nombreux avantages. Ainsi, les frais de scolarité ne représentent pas nécessairement une barrière. De plus, nous avons ce préjugé que la bureaucratie est censée rester immobile. C'est totalement faux : à 2 heures du matin, la veille de la contractualisation, il a été demandé de monter un Master en anglais. Nous l'avons fait à une vitesse affolante. Approuvé au mois de mars, il a été mis en œuvre au mois de septembre suivant. Nous avons toutefois eu l'avantage très important de ne pas avoir à convaincre l'Institution, et j'ai pu bénéficier d'un soutien important. Je tiens d'ailleurs à en profiter pour remercier le Ministère, l'Université, et les Relations Internationales pour leur aide.

Le second mot-clé est *chemistry*, mais vous pouvez le substituer par la thématique de votre choix.

La première question que nous avons à nous poser, et qui est importante dans ce contexte, porte sur le choix d'enseigner la chimie à des Anglais ou l'anglais à des chimistes. Nous devons choisir entre l'intermédiation et l'*internationalisation at home* et définir notre cible. Il est important de se focaliser sur l'une ou l'autre de ces options. Le pourquoi, le comment et le quoi sont vraiment très différents, même s'ils se rejoignent au final.

Le choix était relativement aisé, car nous sommes de relativement bons professeurs de chimie, mais nous sommes de mauvais professeurs d'anglais. Il était donc hors de question de lancer un programme pour enseigner l'anglais à nos étudiants. J'ai en effet été à Boston et dans le Mississippi. Je suis l'exemple parfait de comment ne pas parler anglais. Je parle plutôt américain. La plupart de nos enseignants sont d'excellents chimistes mais de médiocres professeurs d'anglais. Le programme est à 95 % étranger. Les 5 % restants sont des étudiants français ayant suivi une partie de leur parcours en anglais. Nous avons déjà du mal à enseigner la chimie, nous n'allions pas prétendre enseigner également l'anglais.

La définition du périmètre était également importante, c'est-à-dire le nombre d'étudiants que nous pouvions accueillir la première année. Nous avons bon espoir de recevoir une dizaine ou une vingtaine d'étudiants dans notre programme. Le véritable problème est en effet de démarrer. La première année est critique, notamment s'il vous est indiqué que vous pouvez engager le programme avec quinze étudiants. Or à partir du moment où nous ouvrons le programme, si une seule personne se présente, nous sommes contraints d'enseigner.

Dix étudiants devaient être accueillis la première année, mais une personne du service des visas a éliminé six candidats. Nous nous sommes donc retrouvés avec quatre étudiants. J'ai passé un appel poli afin que l'on m'explique les raisons de cette décision. Il m'a été répondu que ma requête avait été transférée à Paris et que la loi interdisait toute explication. Nous avons donc dû fonctionner avec les étudiants que nous avons la première année.

La durée du programme est un autre choix, car il doit permettre un parcours complet monolingue en anglais. Nous avons fait le choix d'un M2, car mettre en place un programme de deux ans était plus complexe. Nous pouvons adapter aujourd'hui notre stratégie dans ce département. La recherche du vivier était compliquée, car le M1 existe en France, mais pas dans le reste du monde. Nous avons donc dû faire preuve d'une certaine créativité dans les équivalences. Finalement, le choix du contenu, en mettant en avant le fait que le programme était complémentaire aux programmes existants.

Avant tout, nous nous sommes demandés pour quelles raisons les étudiants voudraient intégrer notre programme. Nous sommes convaincus que nous pouvons présenter un bon programme. Nous avons certes pour objectif l'internationalisation, mais les étudiants ne s'en préoccupent pas. S'ils peuvent trouver un aussi bon cursus chez eux, ils ne viendront pas. Nous étions donc appelés à réfléchir sur notre offre. Nous avons un beau programme académique en France, mais ouvert seulement aux étudiants qui parlent français, et nous avons donc décidé de l'étendre.

L'intérêt pour la République française était de pouvoir recruter des étudiants du monde entier pour poursuivre leurs études et, peut-être, commencer leur carrière en

France. Recruter des étudiants pour nos laboratoires et nos thèses représentait également un point important.

En réalité, l'un des éléments primordiaux, qui n'avait pas été identifié au départ, a été de démarrer des collaborations pour que d'autres universités nous envoient leurs étudiants de Master et de les suivre ensuite. Cet élément s'est révélé très productif, car nous avons engagé quatre ou cinq nouvelles collaborations, qui n'auraient pas existé sans ce programme.

Les anciens représentent un élément important, même si la reconnaissance de leur importance reste relativement nouvelle au sein des Universités. Après quelques années, notre réseau couvre de nombreux pays, dont, entre autres, le Liban, la Chine, les États-Unis, l'Indonésie, l'Inde, l'Égypte, le Brésil, la Pologne, l'Italie, la Finlande, l'Arménie, l'Iran, le Venezuela, le Chili, l'Azerbaïdjan, l'Espagne, le Canada, la Suisse et la Grèce. Ce réseau représente une ressource, autant pour les enseignants que pour les étudiants.

Le rayonnement est souvent abordé en termes de facteur H. Or personne n'est en mesure de citer le facteur H d'un Professeur à Harvard. Le reste du monde ne s'en soucie pas. Nous sommes connus par nos étudiants. Ce sont eux qui font notre réputation, qui nous connaissent. Le rayonnement est un facteur souvent sous-estimé, alors qu'il est majeur.

De même, les chercheurs sont connus par leur facteur H, mais ils le sont davantage par leurs étudiants à l'international. Ces étudiants sont nos ambassadeurs, mais aussi des guides, et réciproquement. Ainsi, j'ai reçu une demande de collaboration, au cours de laquelle il m'a été indiqué que personne à Lyon ne travaillait sur la photocatalyse. J'ai trouvé cela fort surprenant, puisque la photocatalyse a été inventée à Lyon ! Mais les chercheurs concernés faisaient en effet partie de l'IRCELYON, une entité CNRS, qui donc formellement ne faisait pas partie de Lyon 1. Mais un étudiant qui a fait son M2 à Lyon pourra tout de suite vous dire où c'est !

À long terme, les étudiants seront les décideurs en Industrie. La République française a un intérêt à financer leurs études, car beaucoup d'entre eux vont se retrouver à la tête d'entreprises dans le monde entier. Ils seront peut-être appelés à ouvrir une implantation en Europe, et ils le feront à Lyon. Cet intérêt ne doit donc pas être sous-estimé.

### **Françoise CIBERT**

Un grand merci à vous trois. Je vais à présent donner la parole aux étudiants.

Cette multiplicité de raisons et d'objectifs est très intéressante, car elle nous ouvre à des perspectives et aux expériences respectives, créant ainsi un support très intéressant pour cette thématique de mise en place de cursus en anglais.

### **François-Xavier SCALIA**

Nous allons vous présenter le parcours monolingue à Grenoble École de Management, dénommé *English Track*. Il consiste à enseigner en anglais les mêmes matières que dans un parcours classique.

Au premier semestre, lorsque nous sommes allés à Pékin, le même principe s'appliquait. Le parcours était intégralement en anglais, mais dans les locaux

pékinois plutôt que grenoblois. Il est également possible de le suivre à Cambridge, Vancouver ou New York.

L'intérêt du cours délocalisé est, au-delà des enseignements en anglais, de nous placer dans une ambiance et une atmosphère complètement internationale. Les professeurs sont également internationaux. Cette démarche permet une application directe des notions vues initialement en cours.

Le premier avantage des cours en anglais est lié à un point de vue professionnel. Ces cours portent sur les mêmes matières que dans un cursus traditionnel, telles que le marketing ou la comptabilité, mais ils sont intégralement traités en anglais. Il est ainsi possible de découvrir les traductions des concepts et d'acquérir des mots-clés, un anglais opérationnel très utile pour les entretiens ultérieurs ou pour l'expérience professionnelle.

Comme nous l'avons déjà évoqué, l'internationalisation des entreprises est croissante. De fait, il faut suivre en anglais. Pour ceux qui souhaitent travailler dans une entreprise qui bénéficie d'une influence notable sur la scène internationale, l'atout de l'anglais est très important et le cursus permet de l'obtenir.

### **Camille BAZIN**

Nous avons également noté un second avantage en matière d'accents. En effet, les professeurs viennent du monde entier, y compris d'Inde, du Pérou ou de Chine. Les étudiants sont ainsi sensibilisés aux différents accents. Pour l'écoute et la compréhension orale, cette compétence est relativement importante.

Lorsque nous nous insérerons sur le marché du travail, si nous sommes amenés à assumer un poste à responsabilité dans une entreprise internationale, nous aurons d'autant plus de facilité à comprendre les discussions, de manière plus innée.

Le troisième avantage est d'ordre culturel. À Grenoble, les étudiants français sont mélangés avec des étudiants internationaux. Ils essaient donc de parler anglais avec eux. Ils parviennent à se faire des amis de cultures différentes. Cette démarche est importante, car très enrichissante.

À Pékin, les étudiants baignent dans une culture complètement différente. La délocalisation de l'école à l'étranger les aide à dépasser le choc culturel vis-à-vis d'un pays comme la Chine. Ils peuvent s'intégrer de manière progressive dans une culture qui n'est pas la leur. En outre, les professeurs vont aider et accompagner les étudiants, au-delà de l'échange académique traditionnel.

Le programme n'est pas celui d'une université partenaire, mais celui de l'école, en continuité avec le programme suivi à Grenoble. Les cours se poursuivent ainsi dans un environnement complètement différent.

### **François-Xavier SCALIA**

L'autre intérêt de ce type de cursus est que l'anglais n'en est pas la substance, mais simplement le support. Les cours d'anglais sont habituellement basiques, les étudiants y participent parce qu'ils le doivent et ils parlent anglais uniquement par nécessité. Par ailleurs, les listes de vocabulaire n'intéressent pas nécessairement les étudiants. Dans ce cursus, au contraire, l'anglais est le support. Les étudiants

travaillent dans cette langue et l'intègrent ainsi plus facilement. Ils doivent s'en servir pour converser et pour d'autres activités intéressantes.

En outre, la façon de penser s'en trouve impactée, car penser en français et traduire en anglais demande du temps. Les étudiants apprennent par conséquent progressivement à penser en anglais, dont la logique diffère du français. Le vocabulaire est différent, et par conséquent, les pistes de réflexion le sont également. Cet aspect présente un intérêt en termes de curiosité ou de culture personnelle, mais aussi pour les modalités de développement des sujets et des raisonnements.

*Applaudissements.*

**Carole SANCHEZ ALBARRACIN, Directrice Langues et Cultures, École Centrale de Lyon**

Au-delà des cours en anglais, avez-vous eu accès à des cours de chinois ?

**François-Xavier SCALIA**

Lorsque nous étions à Pékin, nous suivions trois heures de cours de chinois tous les lundis matin.

**Carole SANCHEZ ALBARRACIN**

Quel niveau avez-vous acquis ?

**François-Xavier SCALIA**

Nous avons appris les mots de base. Nous avons pratiqué l'écriture, avec les caractères et les traductions. L'enseignement a également porté sur le langage utile au quotidien.

**Camille BAZIN**

En quatre mois, c'est assez difficile. Le chinois est une langue très complexe à apprendre. Trois heures par semaine ne suffisent pas. C'est une découverte. Nous apprenons à nous présenter et à compter, ce qui facilite notre quotidien en Chine.

**Magali PHANER-GOUTORBE, Directrice des Relations internationales, École Centrale de Lyon**

Étiez-vous un groupe de Français en Chine ou étiez-vous mélangés avec d'autres nationalités ?

**Camille BAZIN**

Nous étions 26 étudiants français de Grenoble École de Management et deux étudiants chinois de l'université de Beihang. Ils n'appartiennent souvent pas à un parcours économique, mais plutôt à un cursus linguistique. Ils souhaitent ajouter une dimension économique et business en suivant ces quatre mois de cursus.

**Valérie LOCURTO, École des Mines de Saint-Étienne**

Monsieur MARCILLOUX, vous avez évoqué la nécessité de détecter les besoins et les attentes des entreprises en termes de compétences et de profils utiles à leur

développement. Quelles modalités d'organisation et de structuration l'Itech a-t-elle dû mettre en place pour accomplir ce travail de définition des besoins et d'organisation de cursus en conséquence ? J'imagine que la tâche doit être colossale, afin de déterminer les parcours.

### **Jérôme MARCILLOUX**

Cette tâche ne s'est pas avérée si compliquée dans notre cas, car nous travaillons avec les fédérations industrielles. La majeure partie du travail leur incombait. Les instances bruxelloises ont adressé des questionnaires à chacune des fédérations nationales, lesquelles ont contacté leurs adhérents. L'identification du besoin s'est opérée de cette manière.

Notre implication repose davantage dans la traduction du besoin en termes de formation. À ce niveau également, étant une école de fédérations, nous n'étions pas en décalage notable avec les demandes des entreprises. Nous avons donc pu traduire le besoin assez rapidement.

La difficulté est liée à la concurrence. Il est nécessaire d'occuper le terrain, notamment vis-à-vis des Anglais. Lorsque nous les avons approchés, ils n'étaient pas intéressés. Cependant, dès lors qu'ils ont compris que les industriels allaient payer, ils le sont devenus. J'ai découvert que le monde académique n'est ni ouvert ni bienveillant. Un minimum d'énergie est donc nécessaire.

En outre, en interne, dans la mesure où nous intervenons sur des niches, il n'est pas simple de trouver des enseignants à l'extérieur. Nos enseignants ont donc dû faire l'effort d'y aller. Cela n'est rendu possible que si vous disposez d'une très bonne équipe, comme peut l'être celle de l'ITECH. Le défi est colossal, car les enseignants doivent reprendre leurs cours en anglais. Face au stress qu'engendre cette démarche, nous les avons épaulés et accompagnés.

Ainsi, deux ans avant d'avoir été sélectionnés, nous avons lancé le programme de remise à niveau au profit des enseignants, car nous ne doutions pas que nous serions lauréats. Ceux qui rencontrent le plus de difficultés sont assistés d'ingénieurs anglais qui assistent aux travaux pratiques (TP). Malgré cet accompagnement, le processus s'est révélé très compliqué.

Nous assurons également des points semestriels avec les promotions. Les étudiants assurent les remontées des points qui les satisfont ou non. Le programme a ouvert il y a deux ans, mais il poursuit son évolution. Nous basculons maintenant sur d'autres secteurs, qui s'avéreront également complexes.

Notre défi majeur actuel - celui auquel nous consacrons notre énergie - reste la présentation aux étudiants. Ceux-ci ne sont pas toujours attirés par les écoles d'ingénieur et ils ne rêvent pas au quotidien aux fédérations de peinture. Nous devons donc prendre le temps de présenter les débouchés de la filière. Nous savons que nous nous sommes engagés dans une aventure qui va durer.

Pour autant, pour répondre à votre question, la partie la plus lourde du travail est assurée par les fédérations.

**Brendan KEENAN**

Au-delà de l'accompagnement linguistique, assistez-vous également les enseignants sur la pédagogie ou proposent-ils simplement des traductions de leurs cours en anglais ?

**Jérôme MARCILLOUX**

L'ITECH est organisée avec un corps enseignant permanent relativement réduit de 23 professeurs, auxquels s'ajoutent 130 intervenants extérieurs. Lorsque nous construisons la maquette, ce corps enseignant doit être formé. Pour lui, la formation pédagogique existe. Ensuite, nous recherchons des compétences. Nous lançons donc des offres en fonction de l'expérience dont ils disposent. Nous sommes également proactifs. Une personne extrêmement compétente dans un domaine peut être un mauvais pédagogue. Pour 4, 8 ou 12 heures de cours, nous ne proposerons pas de formation, nous changerons d'intervenant.

Nous disposons donc d'un corps formé à la pédagogie, avec des mises à jour en fonction des profils que nous intégrons. Nous menons en parallèle une démarche de progrès continu. Nous ne mettons pas en œuvre d'outil pédagogique spécifique, mais nous envisageons de le faire.

**Peter GOEKJIAN**

Nous avons également suivi les deux démarches que vous évoquez.

Nous avons commencé en traduisant et en adaptant légèrement les cours existants. Dans la mesure où nous remettons tout à zéro tous les cinq ans, nous avons tout remis à plat. Cependant, ce choix n'est pas obligatoire dès le début. Notre philosophie était en effet de faire évoluer notre démarche. Nous avons commencé par la traduction, car l'adaptation demande un certain travail. Dans un second temps, nous avons tout remis à plat et nous avons repris notre réflexion à la base.

Les stratégies ne sont pas figées, mais peuvent être combinées.

**Jane ROCHE, Responsable des Relations internationales, Polytech Clermont-Ferrand**

*What are the criteria requested to enter an English Track ?*

**Camille BAZIN**

*Entering the English Track, first year is based on the exam to enter the business school, on the grades in English, with a minimum average of 14. The applicants also have to submit a resume and a cover letter. In the same way, the second year is based on the grades of the first year.*

**Mari KOOSKORA**

*We also care about the English level. All of our students have many courses in English. In our university, we have a Language Department, so that students who have not reached the expected level in English are required to follow specific courses in English. One of our goals is also to promote a program in which we combine business administration and languages, but not only English. There is also German*



*and another language left at the student's choice. It can be French, Chinese, Russian, etc. Still, a proper English level is a requirement.*

### **Jérôme MARCILLOUX**

Chez nous, le recrutement intègre un entretien, quels que soit l'origine et le cursus demandés, entretien mené par un industriel et un professeur. Pour les candidats au cursus européen, cet entretien se déroule en anglais, afin de pouvoir juger le niveau de l'étudiant. Quant aux étudiants recrutés après un *Bachelor* de chimie, qui auront candidaté et qui seront admis à l'école, ils préparent une vidéo de 3 minutes pour se présenter et expliquer leurs motivations à intégrer le programme. Au mois de juillet, à Bruxelles, les industriels se réunissent et sélectionnent les étudiants qui intégreront le programme et qu'ils sponsoriseront.

### **Peter GOEKJIAN**

La particularité de notre cursus est qu'il s'adresse à des étudiants anglophones. La question de leur niveau en anglais ne se pose donc pas. La difficulté réside dans l'évaluation de leur niveau en chimie. Il est déjà complexe de savoir ce que valent les étudiants en France sur la seule base de leur relevé de notes. C'est encore plus complexe, voire impossible, à l'échelle internationale. Il est impossible de comparer des relevés de notes provenant de pays divers, tels que l'Estonie ou la Lettonie. Suivre notre cursus équivaut à courir un marathon. L'important n'est pas où l'on commence ni à quelle vitesse l'on court. Sur le papier, les étudiants que j'aurais été le premier à éliminer peuvent se révéler être les meilleurs. Nous ne constatons aucune corrélation entre le dossier et la performance.

Je bénéficie de la philosophie universitaire, à savoir que la sélection ne s'opère pas à l'entrée mais à la sortie. Des « erreurs de casting » seront obligatoirement commises. Il est essentiel de nous appuyer sur les anciens élèves installés à l'étranger, qui nous envoient des étudiants. Ils connaissent les étudiants, ils connaissent le programme, ils sont à même de nous dire si ces étudiants pourront suivre le cursus. Nous nous appuyons davantage sur la diversité géographique que sur une tentative de prévision du succès de nos étudiants. Fort heureusement, nous avons beaucoup plus de bonnes surprises que de mauvaises.

### **Mari KOOSKORA**

*With foreign students, we also conduct interviews. We are looking at their overall education and knowledge. English is still one of the requirements.*

### **Martin PORTER, International School of Lyon, Sciences Po Lyon, UNESCO**

*I have a question for Mr MARCILLOUX. You explained how your school is looking to train people who are not just good engineers, but who will need to be open to the culture wherever they go. Could you tell us more about this? What do you do in order to achieve that? What needs to be done in order to achieve that? It makes me think about the 5<sup>th</sup> year students that I teach at Science Po. Students have to speak in English. They don't seem to be prepared for it, by listening to the radio in English, due to the fact that English is not a requirement. It doesn't seem to be helping them to open themselves to a culture.*

## Jérôme MARCILLOUX

Quant aux actions en faveur de l'interculturalité et aux moyens de motiver les jeunes à tendre vers cela, nous n'avons pas aujourd'hui réellement de programme différent. Cela existe déjà dans le cursus francophone, puisque environ un tiers des enseignements qu'ils suivront chez nous appartiennent au domaine des sciences humaines. Nous organisons des cycles de conférences, avec des intervenants provenant de lieux divers, pour expliquer le monde et ses différentes facettes aux étudiants.

Des projets collaboratifs en sciences humaines obligent également nos étudiants à développer une curiosité pour ce qui est pratiqué ailleurs et vers des contextes internationaux. Ces 30 % représentent donc déjà une part importante du cursus. Nous ne pouvons guère aller au-delà, sans quitter les « canons de beauté » fixés par la Commission des titres.

Au niveau européen, cette part d'enseignement en sciences humaines a participé à notre réussite, pour imposer un cursus de trois ans (et non d'un an) exclusivement en chimie. Nous avons face à nous des directeurs de ressources humaines de grandes entreprises, qui ont une vision globale. Avoir un très bon chimiste qui parle anglais ne les intéressait guère. Cette dimension entre donc également en ligne de compte.

Ensuite, les industriels jouent le jeu. Les destinations de stages des étudiants qui suivent ces parcours peuvent faire rêver : Nouvelle-Zélande, États-Unis, Brésil, etc. L'industriel a toujours sa part dans cette intégration, ayant compris l'intérêt de la découverte pour les jeunes. Certains étudiants effectuent également leurs stages dans des laboratoires français. Cependant, sur les trois stages obligatoires du cursus, au moins l'un d'entre eux devra se dérouler à l'étranger.

## Mark THOMAS, Directeur des Affaires Internationales, Grenoble École de Management

*I just wanted to complete the answer the students gave to Jane ROCHE's question.*

*Obviously, we test the grades of the students before entering the program and they have to reach at least 14 in English. There are a few reasons to that:*

- *The first reason is pure mechanic: we want to make sure the students are good enough to go abroad.*
- *Secondly, if a student has low grades in its own country, getting higher grades in another country is obviously going to be more difficult.*
- *The third reason concerns marketing. You might not want to take a bad path in your programs. Everybody in this room is convinced of the need to internationalize, to have programs in English or to have programs in different languages, and give students an international spirit. The challenge is not convincing the people in this room, but sometimes convincing stakeholders in our institutions. Certain stakeholders are extremely reticent to actually change. They are very good professors in their own language and don't want to have to do it in English.*

*About ten years ago, we made some of our courses compulsory in English. It was a total disaster: it was too quick, it was too slow, it was too difficult, it was too easy.*

*Everything was wrong. So we stopped. About three years later, we tried again. This time, the courses are not compulsory, but voluntary. The students will have to be good in English. We will put all these barriers to access the program and we will select a small group of students. From this moment, the program was fantastic. It was wonderful for these students just because we put these barriers in front of them.*

*We have about 35 programs in English and 7 000 students, and 2 000 of them are non-French speakers. We have gotten to the industrialization stage, but there are students along the way. It is not that easy.*

*I would be curious to know how you did it in the school of chemistry, which must be much more difficult.*

### **Peter GOEKJIAN**

*In terms of getting the stakeholders, I was very fortunate, thanks to the huge commitment from the University and the Ministry. The faculty was a 100 % behind it, the institution was a 100 % behind it. We had a couple critical alumni across the world that were a 100 % behind us. A good start was having supports from the institution, from the faculty and from other colleagues who were able to recommend people. In terms of resources, we are still in a growing stage, and it gives us some headaches, but it is a long term subject. It was very important for this program to work although it is not easy at all.*

### **Sophie BUSI, IUT Lyon I**

J'aurais aimé poser une question sur l'attractivité des cursus internationaux du point de vue des étudiants. Je distingue deux cas aujourd'hui :

- Soit nous sommes sur une niche, comme l'évoquait Jérôme MARCILLOUX, ainsi que Peter GOEKJIAN sur son Master, et, dans ce cas, nous avons un réseau d'industriels. Ce n'est pas facile pour autant mais, au moins, nous savons à qui nous nous adressons.
- Soit le champ d'action est beaucoup plus large, comme avec Mari KOOSKORA. Je suis un peu dans son cas. C'est alors beaucoup plus difficile d'identifier à qui nous allons pouvoir nous adresser en proposant des cursus à l'international.

D'un point de vue enseignant, nous avons toujours tendance à mettre en avant uniquement le contenu pédagogique de nos formations à l'international. Or cela ne suffit pas nécessairement. La France ne jouissant pas d'une bonne réputation en enseignement anglophone, nous ne parvenons pas à attirer les étudiants anglophones.

D'un point de vue étudiant, français et étranger, qu'est-ce qui permettrait, selon vous, de rendre attractif un cursus international français ? Que faudrait-il voir apparaître sur des supports publicitaires pour attirer les étudiants ? Pourquoi y êtes-vous allés, vous, au-delà de la curiosité de partir et de vivre une expérience à l'international ? Si vous avez des camarades qui n'y sont pas allés, quels sont, selon vous, les freins, au niveau de l'attractivité de cursus français enseignés en anglais, à promouvoir sur la scène internationale ?

**Brendan KEENAN**

Il s'agit d'une question sur l'attractivité et sur le marketing pratiqué auprès des étudiants.

**Camille BAZIN**

En première année, lorsque j'ai intégré Grenoble École de Management, j'avais vécu à l'étranger, je m'orientais donc naturellement vers un parcours qui se voulait international. Je ne me suis pas posé la question un seul instant. Quand j'ai vu que l'école proposait un parcours 100 % en anglais, il était évident pour moi d'y aller. Lorsqu'on a vécu cette expérience à l'étranger, on sait qu'il est nécessaire d'apprendre l'anglais, de savoir s'exprimer pour évoluer dans un environnement international.

**François-Xavier SCALIA**

Je n'avais pour ma part jamais eu d'expérience à l'étranger. Je partais pour la première fois, lorsque je suis allé en Chine.

Pour revenir sur la question précédente, du choix d'un cursus en anglais plutôt que d'un autre, la poser revient à poser la question de savoir pourquoi nous faisons des études. Si j'avais pu travailler immédiatement dans le métier que je visais, je n'aurais pas fait d'études. Aujourd'hui, pour atteindre tel ou tel poste, les entreprises exigent certaines compétences des étudiants qui les intégreront. Une de leurs attentes est de maîtriser l'anglais. À mon avis, c'est le seul élément à vendre. Pour obtenir un bon travail et une belle situation, il est aujourd'hui nécessaire de faire de nombreuses années d'études, qui correspondent de surcroît à l'offre. L'anglais est aujourd'hui requis. Pour cette raison, il est donc utile de suivre des parcours en anglais.

D'un point de vue moins scolaire et selon un raisonnement moins pragmatique, si je suis allé à Pékin, c'était surtout parce que nous étions délocalisés, dépaysés. La Chine est un pays attractif, dépaysant et très intrigant. Suivre des cours en anglais à Pékin est moins choquant que d'en suivre en français. L'environnement est totalement différent de celui qui existe en France. Au premier abord, il peut sembler étrange de suivre des cours en France, en anglais, avec des professeurs qui parlent français. C'est peut-être le cas au début, mais cela s'estompe rapidement. Ici, à l'exception d'une personne, nous parlons quasiment tous français. Pour autant, lorsque nous parlons anglais, cela n'a choqué personne jusqu'à maintenant.

À mon avis, l'anglais est peut-être une des meilleures « portes de sortie » vers une jolie internationalisation et un maximum d'opportunités par la suite.

**Camille BAZIN**

De nombreux étudiants sont venus nous parler pour que nous partagions avec eux notre expérience. J'ai remarqué qu'un certain nombre d'entre eux se dévalorisent. Ils ne s'en sentent pas capables et ont peur de ne pas avoir les compétences ou les connaissances linguistiques nécessaires pour réussir dans ce parcours. Ils vont préférer privilégier un parcours en français. Il faut donc leur apprendre à oser et à avoir confiance en eux.

### **François-Xavier SCALIA**

J'ajouterai qu'il s'agit d'un apprentissage. Il n'est pas nécessaire d'intégrer ce programme en sachant parler anglais parfaitement. Je ne parlais pas très bien anglais avant d'être sélectionné. J'avais les notes suffisantes, parce que j'avais travaillé pour, mais je ne parle pas aussi bien l'anglais que Camille. Pour autant, une fois le cursus intégré, pour suivre et comprendre, nous sommes obligés de nous mettre dans cet état d'esprit. En cours, en français, il est possible de faire autre chose sur son ordinateur, sur son téléphone, de discuter avec son voisin et cependant comprendre le cours. En anglais, c'est impossible. Une personne qui ne parle pas couramment anglais ne pourra pas suivre un cours s'il n'est pas à 100 % concentré sur ce que dit le professeur.

### **Kevin PON**

*My question is for the students. When you have courses linked to French context, like accounting and law for example, are you taught French law, French accounting or international assets? Do you ever feel the need, when you have specific courses in English, like assets and liability, to search in the dictionary to see what the equivalent in French is?*

### **Camille BAZIN**

*For the first classes, I think it is necessary to use a dictionary, because these are your first classes in accounting and you have absolutely no knowledge. If the teacher is French, he will translate the word. If not, you will have to look for it. If you have Internet, it is easy to switch.*

### **François-Xavier SCALIA**

Je dirais qu'un autre point est intéressant. Lorsque nous sommes arrivés en Chine, les cours que nous suivions sur place étaient certes les mêmes que nous suivons à Grenoble, pour autant, ils étaient adaptés à l'environnement. Par exemple, les cours de ressources humaines ou de stratégie du management étaient clairement ancrés dans la Chine. En RH, nous avons appris comment négocier avec les Chinois, certains comportements étant à proscrire. En stratégie de management, nous avons étudié des entreprises chinoises. La globalité reste, mais elle est adaptée à l'environnement dans lequel nous étudions. Cela rend les enseignements plus intéressants.

### **Camille BAZIN**

*For certain classes, when you talked about law, the classes are divided in three parts: law in Great Britain, law in the US and law in France. It is interesting too, because you can see the difference between the systems.*

### **David TURNER, SIGMA**

*You said something interesting regarding the mix of accents that the teachers have in Beijing, how this was an advantage. I often hear there is an objection for French teachers to teach in English. They say that the students won't understand or that they shouldn't be teaching students with their bad accent. As users of this system, this is something my colleagues call "la double difficulté", because they are afraid to teach something solid such as mechanics in English. In French, it is easy, but in*

*English, they consider difficult to provide the same understanding to students. I'm interested to know what you think about this issue.*

**Camille BAZIN**

*It is sometimes a bit hard for a French teacher to teach to French students in English. The advantage is that we have international students in the class: It is mandatory for the teachers to speak English, because the international students can't understand French. The only problem is that we have a lot of work groups. If there is no international student in the group, students will automatically speak French.*

**David TURNER**

*Do you think that the non-native speakers of English, like Chinese teachers, are teaching you bad English or bad reflexes? Is this a problem?*

**Camille BAZIN**

*No, I think it is not a problem. We are getting used to various accents. You need to understand and you will have to talk. You have to deal with the accent.*

**David TURNER**

*Not just the accent, but the vocabulary or grammatical mistakes.*

**François-Xavier SCALIA**

*For example, we have a Russian teacher. I found it much easier to understand the Russian teacher than the American teacher. His accent is almost the same as ours. It is easier for us to understand him and for him to understand us. So, an accent is not always a disadvantage.*

**David TURNER**

*C'est la double difficulté. We can't teach them technical things in a foreign language, because they think the technical difficulty plus the language difficulty is too much.*

**Françoise CIBERT**

*Il apparaît que la mise en œuvre opérationnelle nous préoccupe vraisemblablement. Pour les dernières questions, nous allons revenir sur la problématique du pourquoi. Les sujets que vous avez abordés reviendront plus tard.*

**De la salle**

*We have different successful experiences of various English cursus. I'm glad it is always the case in private schools, but if I speak in the name of the public institutions, because we don't have so many financial means – Peter GOEKJIAN might not agree –, we have an issue. The problem is to give reciprocity in terms of collaboration and this is a motivation in my case. Sometimes we exchange students. We send French students abroad, but we are not able to welcome foreign students because foreign students don't want to have classes in French. I do agree with David TURNER about the problems on technical aspects. Most of the teachers in our universities consider that they cannot translate their classes in English, because it is*

*too technical, too specific, too scientific. It might just be because they are afraid, I guess, but it still makes it really difficult.*

*We had examples of very successful dedicated programs, but when it has to be developed in English, based how it is, it is getting more complicated. We need reciprocity for the universities we collaborate with, but it is difficult.*

### **Peter GOEKJIAN**

*Actually, on this specific topic, it is much more than problematic within private schools. Private schools have some money in some respect, but they also have to pay professors' salary which is quite an amount of money. In our case, why should people send their students in our university? Actually, our programs have been powerful.*

### **Mari KOOSKORA**

*In Estonia, we have a problem which is a little bit different. When we started our education and research system, especially in business, we had to learn in English, because we didn't have any previous research or courses in Estonian. Actually, this is one of the reasons why it is easier for us to teach in English in France, because we just didn't have words in Estonian. We had to invent it all by ourselves and we are still doing it. We pretty much had to create the words in Estonian.*

*We have this kind of experience. We had a vice-rector who was from Great Britain and who didn't speak Estonian. Everything in our school, such as internal communication, had to be in English. When using English was forced on our school, including on faculty members, there was quite a big resistance. When using English is not forced, it is seen as a privilege to teach in English, to have better students from other countries. Then, it comes more naturally from the students', academic's and administration's point of view.*

### **Jérôme MARCILLOUX**

Je vais prendre la parole, car j'ai entendu que l'enseignement privé était riche. C'est loin d'être le cas. Au-delà de la problématique de l'argent intervient la problématique de la motivation, du cycle de prise de décision. La différence se révèle à ce niveau.

Quand notre Conseil d'administration prend une décision, elle ne peut pas être remise en cause et sera mise en œuvre. En revanche, nous devons motiver les personnes car cela intervient dans leurs objectifs de carrière et d'évolution. C'est un point extrêmement important. Leur motivation vient également de la reconnaissance extérieure. L'image de notre école au niveau européen n'est plus du tout la même. Nous avons des articles dans tous les numéros des revues professionnelles, depuis deux ans.

Quand nous nous sommes rendus à Riga pour la présentation de l'école aux industriels, 200 chefs d'entreprise se sont levés pour ovationner l'Itech. Cette reconnaissance ne dépend pas d'un statut public ou privé, mais de ce que nous voulons mettre en œuvre et des enjeux que nous y attachons. Qu'est-ce qui empêche une école publique d'aller interroger une fédération industrielle sur ses besoins ? Les fédérations sponsorisent le programme, non pas parce que nous sommes un établissement privé, mais parce qu'il leur convient. La notion de public

ou de privé sur un tel projet n'a aucune importance. La question est de savoir comment nous avançons, comment nous répondons à l'attente, en l'occurrence, de clients. Il faut oser le mot, ce sont des « clients ». À partir de là, nous devons nous interroger sur la manière de « motiver les troupes » et sur la façon dont elles s'y retrouvent. C'est la clé du management de base.

### **Françoise CIBERT**

Merci beaucoup, nous prenons une dernière question avant la pause.

### **Martin PORTER**

*I understand problems are mostly institutional on both sides. There are obstacles to establishing courses in English. From the students' point of view, for example, I have very often been told at Sciences Po: « There are too many courses in French ». That seems to be the problem, so don't just repeat in English what you do in French, because that isn't going to work.*

*The problem is institutional. For example, I am an historian and had my PhD between Harvard and Paris, but if I want to become a « maître de conférence », I have to go through a crazy system that will take about two years, and then I will have to apply as a language teacher. There is a real institutional problem that need to be examined at a national level.*

### **Brendan KEENAN**

C'était notre première table ronde. Nous avons parlé de la mise en adéquation des entreprises qui recrutent avec nos formations. Nous avons évoqué la plus-value des enseignants, chercheurs et invités internationaux. Nous avons entendu le point de vue d'un pays qui s'ouvre à l'international. Enfin, étant donné, dans nos établissements, que les étudiants sont au centre de nos préoccupations, je voudrais féliciter les deux étudiants qui sont venus témoigner aujourd'hui.

*Applaudissements.*

### **Brendan KEENAN**

Notre deuxième table ronde aura lieu dans une dizaine de minutes.

Nous avons eu connaissance d'une triste nouvelle : un étudiant est décédé il y a quelques jours en Finlande. Nous observerons une minute de silence dans l'ensemble du campus à 12 heures 30.

*La conférence est suspendue de 11 heures 50 à 12 heures 10.*

*Applaudissements.*



## 2ème table ronde : Les ressources nécessaires et acquises

*Animée par Brendan KEENAN*

*Kevin PON, Directeur de l'International à l'ESDES*

*Caroline RITCHIE, Reader in Hospitality à Cardiff School of Management*

### **Brendan KEENAN**

Je présente nos deux intervenants :

- Le Docteur Caroline RITCHIE est professeur chercheur à la *Cardiff Metropolitan University*, en Grande-Bretagne. Elle travaille au sein du département du Management et du Tourisme. Elle est spécialisée dans le comportement du consommateur de vin. Sa thèse de doctorat portait sur le consommateur britannique de vin. Elle s'implique dans l'internationalisation de l'université. Elle a piloté de nombreux projets sur l'ouverture des programmes académiques de son université à l'étranger, qui a amené à la publication d'articles sur le thème de « *transnational education* ».
- Le Docteur Kevin PON est directeur du développement international au sein de l'ESDES et aussi enseignant en marketing et en management international. Il a plus de 25 années d'expérience dans le monde de l'éducation, et surtout dans le domaine de l'international. Son doctorat portait sur l'internationalisation des écoles de commerce en France. Il a publié de nombreux articles sur la pédagogie et l'internationalisation de l'enseignement supérieur. Son travail à l'ESDES comprend l'internationalisation des programmes et également l'implantation des programmes de l'ESDES en Afrique du Nord, en Chine et en Grèce.

### **Kevin PON**

Bonjour et bienvenue à l'ESDES.

Quelques mots d'introduction, avant que nous présentions les ressources nécessaires et acquises pour l'internationalisation de nos écoles. C'est le fruit d'un travail que Caroline RITCHIE et moi-même avons mené il y a quelques années en Bulgarie. L'idée est d'essayer de vous donner quelques pistes sur les ressources nécessaires et la manière de demander ces ressources à vos supérieurs.

D'une manière générale, toute entreprise ou toute organisation a besoin de six typologies de ressources :

- financières, qui ne sont pas nécessairement les plus importantes ;
- humaines ;
- organisationnelles ;

- technologiques ;
- physiques (bâtiments, bureaux, etc.).

Il en manque une sixième, relativement importante de mon point de vue. Quelqu'un peut-il me dire de quoi il s'agit ?

### **De la salle**

La motivation ?

### **Kevin PON**

Non, il ne s'agit pas de la motivation, mais d'un élément encore plus important, la notoriété. La notoriété est une des six ressources nécessaires. Il est toujours important de le dire à nos supérieurs. Comme nous voulons de l'argent, l'internationalisation amène les cinq autres ressources. Nous allons essayer de développer cette argumentation tout au long de notre discours, à travers deux exemples d'internationalisation et de contribution aux ressources de l'internationalisation de l'établissement.

Au départ, cette table ronde devait être animée par Brendan KEENAN, mais il préfère nous laisser faire. Nous avons construit notre présentation à partir d'une série de questions qu'il nous avait posées.

Les six ressources sont les ressources nécessaires pour toute entreprise. Nous évoquerons plus précisément les ressources nécessaires pour l'internationalisation de nos programmes.

Je précise que je n'ai rien inventé, j'ai trouvé ces informations dans un livre. Les ingrédients nécessaires pour internationaliser le cursus de tout programme sont les suivants :

- des cursus en langue étrangère – je ne voulais pas vanter l'importance de l'anglais, au cas où des professeurs d'espagnol ou d'allemand seraient présents - ;
- des cursus prévoyant l'étude de l'interculturalité – nous savons tous qu'enseigner une langue implique d'enseigner l'interculturalité - ;
- des professeurs capables d'enseigner en anglais – nous avons eu un débat sur ce point précédemment - ;
- un cursus ayant un contenu pédagogique tourné vers l'international, à travers des cas, des projets, des études, des travaux en groupe, etc. ;
- un cursus préparant les étudiants à une carrière à l'international ;
- un cursus prévoyant une partie des études dans un autre pays ;
- des doubles diplômes ;
- des étudiants étrangers au sein du programme sur le campus.

Ce sont les actions à mettre en place pour internationaliser. Elles nécessitent évidemment des ressources et de l'argent.

**Caroline RITCHIE**

*My French isn't good. Hopefully I am not going to say anything which conflicts with the previous speakers, but if I do, then you can just question me, because I didn't catch all the nuances of what was said before.*

*You can see from the slides that, actually, Cardiff Metropolitan University is slightly different from we had in the first part, in a sense that we have lot of international partners. We have six schools in Cardiff Metropolitan University. Our school has 90 % of the international partnerships, which is why if you work in our school, you have to know about it as it is part of life.*

*We have about 3 000 students within our school, but about 6 000 students internationally, who never come and study with us. We have more intern students who study overseas, probably two third more, than we do have actually studying on our campus. We also have quite a lot of international students, who study on our campus. Some of them are European students.*

*We have global partners. Those offices will send students to us, but when we have global partners, these are universities overseas. At the moment, we have 16 official partners and the University's policy is to get 20 partners. Our school management doesn't want any more than that, because - as I explained - it will be difficult to manage if you get too big. It is one of the elements to think about as well.*

*One other thing that came out in our researches is the need for a home campus - a real one, not a virtual one -, especially for a campus as big as we are, where you have more external students than internal students. The reason is to maintain quality. If you do not have programs to deliver such a level to spread out, then you can enter the University of Wales. Some of you will quote the University of Wales, which actually went under, because it didn't run any courses itself, but through partnerships. When some people started to mess around with courses in very bad ways -this is not something the University itself would have done - and the quality insurance looked at it, it said: "You have nothing to back it against. You have no ability to run these programs at all". Everything just pulled as they had no right then to run programs. This university also got into problems because it becomes too big. Still, because they have a big home campus and they can prove academic integrity on their home campus, they were just pulled the right to run the overseas courses until they got reorganized.*

*This reputation is incredibly important. This is why people want to come to you, why they actually want to run the program. You got to keep that integrity intact, if you are going to sell a program. University of Wales is an extreme example of what can happen when it goes wrong.*

*One of the interesting things when we started to investigate partnerships is that partnerships appeared to work well where you had an historical background. Somebody was talking earlier today about France having good potential to expand their courses into Africa, where you got a common language, a common heritage, etc. There might be a possibility that there are clashes in the back as well. If we forget about that and go back to the modern day, the fact is that we understand when we use terminology, when we use a path in an ethical perspective. This is perhaps true in business, but also about other matters. It is just implicit: we get*

*what you're talking about. When I talk to Americans sometimes – they do not speak English – I have no idea what they speak half the time. Yet, it is in English. Then, you look into each other and ask yourself: "Where do we start now? At what point are we going to come to a common ground?"*

*This is one of the points that came out very strongly: the idea of a cultural background, when you start to talk about the quality, the insurance, about what people want from a course, etc. Most successful partnerships had that, which was a really fascinating point that came out.*

*Varna University of Management in Bulgaria chose us, because they are school of management and because they realized they were going to be associated with, not only the university, but the school of management. When they started, they felt like they were to be dominated, but started to take our courses. Our international partners would worry about being completely swamped by us, to be a small fish in a big pond. So size became quite an important factor. When people say "we would like to join with you", size is another factor to think about. It is not necessarily the whole university, it could just be the links that are important.*

*Barriers of languages and common culture also come up at time and time again. It is quite important because in some universities, they have this idea that one dictates to the students. But those of you who work here well know that students do not learn this way and sometimes just pop in occasionally to see you. We have a partner that had a timetable to predicate when the experts can come and talk to the students, not when the students would be in to learn. I assume this is a little bit backward to have a timetable, but not to our partner extent. Students could not even have a job, because they never knew when the lectures were going to happen. So, when you do not have a common culture, there are a lot subjects about which you should discuss. Lack of common culture can be an issue.*

*For our perspective and from a university perspective, when I said the goal was to reach 20 partners, it is because we have been doing international partnerships for a while. The University has worded out very frankly that it would be better, now, not to accept new partners. When I say "accept", it is because, partners come to us and ask us if we would like to join in, we do not look for partners and that is what reputation is about: if your reputation is not such, partners will not come to you. That would be a problem if we had to go and seek partners, because we are the home institution and you should want to work with us. This is very important.*

*Still, size and approach should also be equal, but you have to want to work with us. University has 16 partners and they all are different, with different programs, but if the difference is way too big, it is just not viable. What we can do, within those institutions, is to expand the number of courses they run for us. This doesn't mean we cannot expand, this means we expend within the institutions.*

*The administration is also very important, because when all the processes are in place, they can come as a shock to some of our partners. I am the coordinator for the Cardiff school of management so I come across a lot of our partners. Trying to explain the concept of ethics in an academic research sense is quite a novelty to some of them, but it is extremely important. Now, it has come to a point that sometimes, examiners ask PhD students for their ethics forms. If they don't, students cannot have their work examined.*

*There is also the issue when we are doing things that are not okay in their own culture. For instance, we teach a lot in Egypt and, you know, the United Kingdom is okay with human rights, gender equality and other things like that. To us, this is normal and when you go to Egypt, you have quite an issue because they want to reduce the groups of students and have groups only with female students.*

*These cultural issues do come up in our problematics, but there are also regional accents. We talked about English and I don't think there is an issue with somebody speaking English with a French accent, but there is an issue with someone talking with a Geordie accent. Geordie accent is worse than Scottish accent, it is extremely difficult to understand. I have an accent that is kind of BBC English and students tell me they understand me easily, but this is thanks to where I went to school. This issue is something we thought about as well.*

*There are issues - some of them very serious - that have to be taken into account but we also found there were some benefits, some of them quite unexpected. Benefits you can expect are an increase in the number of students, an increase in income, and an increase in safety and security for us all. This is fairly obvious. But, what we found was that quality standards raised because the staff had to start explaining to others. When you start a program for another country, you actually have to reread what you have written and this is quite a shock to the system.*

Une minute de silence est à présent observée en hommage à une étudiante de l'ESDES, décédée cette semaine, lors de son séjour ERASMUS en Finlande.

### **Caroline RITCHIE**

*Academics do not like change and they are like: "I am an expert here, do not tell me what I need to do". When you have to start explaining with all the nuances of English the words you are using, the meaning they have in other cultures, that is something that makes you think about different ways of writing lectures and presenting them. We have a lot of international students and it also helped to raise the standards we had for ourselves as well. We are constantly thinking about how it works both ways, about what we teach at home and what our partners take from us, which is important.*

*What was also interesting was the improvement of some of our academic processes that became less bureaucratic. This was something nobody ever expected when we started. Our internal systems improved and no one had foreseen this would be a benefit of internationalizing. This is an unexpected thing that came out of it.*

*From a staff perspective, I work with new people, but internationalization forced us to reevaluate the way we taught and explain things. In terms of research projects, we do get inside our own bunkers sometimes, we do our own conferences but no other things. Working internationally forces us to open and you see new researches coming out. I published with our Bulgarian partners, our Greek partners, and these are people you wouldn't come across otherwise. If you embrace it, your research can go to many parts of the world and it feeds back into your teaching and into the experience for anybody. It also helps to maintain parity between partner institutions and what is taught in the home institution. This is one of the key factors on encouraging the research and the collaborative process, but also partnership and teaching sometimes.*

*When I put up those developments to new technologies, I was thinking about the possibility to video or Skype the main lectures according to time zones. Students can get a feedback and benefit from the same lectures to maintain parity. We were very worried about students getting the same experience in the various campuses. Are they benefiting from this? So, we did some research with students themselves, not with the lecturing staff, and they said it was fine as long as the main lecture was given with tutorials on site as well as workshops on the different campuses. As a consequence, if you have a specialist and you cannot afford to employ him on other campuses in terms of wage or practical thing, this idea of doing the main lecture by video seem to be a way. So we started to use technologies like videos and podcasts etc., but it can be difficult in countries like China where the government does things that make students change their email address almost every week. When you get used to it, this is okay, but technologies cannot be used everywhere. In some countries, using technologies can be really good and you find yourself doing thing you never thought you would be doing.*

### **Kevin PON**

C'était l'expérience de Cardiff, avec des franchises académiques, où ils délivrent leur programme dans plusieurs pays, partout dans le monde.

L'expérience à Lyon, à l'ESDES, est beaucoup plus limitée. Nous délivrons nos programmes à l'étranger, sous la forme de franchises académiques. Nous avons commencé avec deux partenaires en Afrique du Nord, en raison de leurs affinités avec la langue française. Comme Carole l'a évoqué, il est intéressant d'avoir une langue en commun.

La première expérience a commencé avec l'École supérieure de commerce du Maroc, à Casablanca, il y a trois ans. Ensuite, nous sommes partis en Tunisie. Petit à petit, nous partons en Grèce et en Chine, car nous aimons l'aventure et l'inconnu.

*How many students do you have abroad?*

### **Caroline RITCHIE**

*Cardiff school of management has approximatively 6 000 students, but a new campus has just opened.*

### **Kevin PON**

À la fin de l'année, nous devrions avoir 150 étudiants. Nos ambitions sont beaucoup plus modestes, à cause de la langue française.

Quant aux difficultés, lorsque nous délivrons un programme dans un campus à l'étranger, quelques soucis peuvent apparaître, tel que le maintien de la qualité du programme. Nous essayons d'envoyer nos propres professeurs, dans la mesure du possible, pour enseigner. Nous essayons d'évaluer les examens et le travail des étudiants, et de comparer la qualité avec les étudiants ici.

La communication a également son importance. Elle est totalement différente au Maroc. Les choses se font beaucoup plus lentement. Demain peut signifier dans trois semaines. Nous avons toujours ces problématiques. Nous devons également faire passer un certain nombre de règles d'éthique. Je reçois un nombre de cadeaux

impressionnant de la part des Chinois juste après les examens. Je pourrais presque prendre ma retraite.

Notre recherche a consisté à interroger un certain nombre de personnes sur les campus, pour savoir, à travers ces franchises économiques, ce qu'ils avaient obtenu comme ressources ou avantages. Deux éléments sont ressortis. Nous avons plus d'étudiants, donc plus de frais de scolarité. Nous bénéficions d'une meilleure réputation. En effet, si des personnes à l'étranger utilisent nos programmes, c'est un gage de qualité. Par la suite, nous avons découvert que beaucoup plus d'éléments entraînent en ligne de compte. Au-delà de la réputation et du nombre d'étudiants, la qualité s'est également améliorée. Pour nous, en tant qu'école française, nous étions davantage contraints d'écrire le contenu des cours et les objectifs pédagogiques, qui sont demandés pour obtenir des habilitations internationales. Nous avons dû rédiger en détail nos objectifs pédagogiques, académiques, cognitifs, etc. Cela nous a permis de modifier notre organisation et notre technologie. Cela nous a également aidés dans le changement de mœurs.

Caroline RITCHIE nous a expliqué précédemment que les académies sont peu ouvertes au changement. Néanmoins, nous sommes obligés de changer, d'être plus efficaces, à cause de l'ouverture à l'international. À l'intérieur de l'établissement, nous sommes de plus en plus efficaces et nous menons les actions de plus en plus rapidement. Tels sont les bénéfices de l'internationalisation à mettre en avant lors de l'exposé de tels projets aux supérieurs. J'ai utilisé cet argument et cela a été concluant. L'international est souvent réputé comme coûtant cher. C'est effectivement le cas, mais d'autres ressources, autres que financières, peuvent être apportées à l'établissement et doivent être mises en valeur pour tous.

Nous avons par conséquent modifié notre enseignement, notre apprentissage. La qualité des échanges avec les établissements a été améliorée. Des processus ont été mis en place. Ces processus étaient nombreux, mais ont permis au final d'accomplir moins de travail. Nous savions dès le départ ce que nous avions à faire. Nous connaissions nos objectifs. Notre administration s'est améliorée en continu.

À travers ces deux expériences de franchises académiques, pour lesquelles nous demandons des royalties à nos partenaires, il apparaît que la ressource financière n'est pas le seul avantage. L'ESDES n'a pas la même dimension que Cardiff, en raison de contraintes linguistiques. La quasi-totalité des universités pratiquent les franchises académiques en Angleterre. Les Australiens sont également très doués en la matière. Je considère qu'il s'agit d'un très bon moyen d'acquérir un certain nombre de ressources, dont nous avons besoin pour pouvoir progresser et nous développer.

*Applaudissements.*

**Brendan KEENAN**

Merci beaucoup. Y a-t-il des questions ?

**Valérie LOCURTO**

*Once we had several diplomas in Brazil. The main difficulty we had was to have our diploma recognized by local institution and higher education. With this system of franchisee, do you have the same problem? How do you manage to solve this?*

### **Caroline RITCHIE**

*For instance, our partner in Bulgaria is a very good university, because it is a private university, but the State won't recognize double diploma. It only recognizes the Bulgarian degree. If their students want to go work in the rest of Europe, the rest of Europe only recognizes the Cardiff degree. That's how it is. The benefit for the student is if they want to stay within Bulgaria, they have a Bulgarian degree, but if they want to travel around the rest of Europe or internationally, they use the British degree. They tend to major on that. I am not sure how much we can do in these situations. Our Bulgarian partner is a private university. If it was a state university, the degree would be recognized. And if it was a state university, they would not join with us.*

*How do you solve this? Sometimes, the government comes to realize that it is not a threat to their state courses, and might allow it through. That usually is what happens. In other instances, where they never decide to let it through, the students can say historically that in fact the Bulgarian government is not accepting the second degree, the rest of the world is. So, the benefit is about the gain to use their degrees internationally; that still remains.*

### **Kevin PON**

*The problem I found was that if a student uses his degree in its own country or in France, there would still be a problem of recognition. It varies from one country to another. In China, there is an official list from the Ministry of Chinese education. For business schools, the ESDES is recognized, but UCLy is not, because when we underwent the process, we did it under ESDES's name. However, every time we want to work with a new partner, we still have to go through the same process and they keep on adding extra things.*

Pour l'anecdote, nous ouvrons une franchise à Pékin. Cette fois-ci, ils m'ont demandé le numéro SIRET avec le papier INSEE original, tamponné authentique par le Ministère des Affaires Internationales. Il a ensuite dû être traduit par un traducteur chinois assermenté, puis légalisé par le Ministère des Affaires étrangères à Paris, envoyé au consulat de Chine à Lyon, qui ne peut s'en charger et le fait à nouveau remonter à Paris. Six mois plus tard, j'aurai peut-être une réponse positive. C'est une situation extrêmement difficile.

### **Caroline RITCHIE**

*It has a lot to do with politics at the end of the day. Some of the politics is just by being there, you can ship away with it. Sometimes, you will never get it passed. But if there is actual benefit that can be seen to the students, in a way, sometimes, you just leave it.*

*The Oman government set up the contractor that wanted to join with us, which is fine. The reason why we haven't gotten ahead yet, it's because the Oman government doesn't quite manage to organize themselves to recognize the degree. Even though, we have students who actually came forward and want to do it.*

*There is a tension between if you are working with a private university or a state university. It is definitely a political issue.*



**Peter GOEKJIAN**

*How do you deal with the levels? British students and students from around the world have different levels and very different backgrounds. Is this an issue to the program? How do you handle that, in the sense that they may have much more advance in certain areas, much less in others? Do you need to change the program each time?*

**Caroline RITCHIE**

*We tend to take final years in the double degree. Your first two years are in your language. Then, you can bring your English up as your language. In the final year, you can either remain in your own language or go to a double degree. In the final year, being taught in English is quite common anyway. What we do sometimes is the external examiners (the academic links between universities) might look at the programs if they fit. One of the things they notice is the research methods. In the West, a dissertation is absolutely necessary to get a degree, but we often found the concept was different in Eastern Europe. Regarding the concept of dissertation, the research methods were only brought in the final year, so we have discussions about introducing some methods. Even though they do not officially apply our methods for first and second year, in fact, it makes sense because this is a win-win situation. They take the module which is there and organized and what happens is their students graduate to a higher level. So, why wouldn't they? This is an example of what happens.*

*If you set up your international partnership in a country that has a culture similar to yours, like Africa, with a similar educational system, there is a thigh effect in the first place and it helps to maintain the standards during the transfer. For us, it would be countries like Sri Lanka, India, etc. This help the success, there is no doubt about it. When it comes to different cultures such as China, you have to move things around a little and be more flexible about how things work. This is why the culture is really a key point. When you say that something is important or of lesser significance, it is more within the total education system. It does help to match when things work more closely.*

**Kevin PON**

En conclusion, j'espère avoir été en mesure de vous donner quelques arguments pour demander plus d'argent aux supérieurs, en mettant en avant le fait que l'international apporte des ressources.

**Brendan KEENAN**

Merci beaucoup.

*Applaudissements.*

*Le colloque est suspendu le temps de la pause déjeuner, de 13 à 14 heures.*

## 3ème table ronde : Comment mettre en place un cursus en anglais

*Animée par Peter GOEKJIAN*

*Magali PHANER-GOUTORBE, École  
Centrale de Lyon,*

*David TURNER, SIGMA Clermont*

*Jane ROCHE, Polytech Clermont*

## Pour les aspects linguistiques,

*Animée par Brendan KEENAN*

*Sébastien MEHLEN, Responsable  
laboratoire d'analyses et chargé du  
développement durable à l'ITECH*

*Katherine BETTS MAQUIN, responsable  
du Bachelor International Business  
Programme (BA) à l'ESDES*

### **Peter GOEKJIAN**

Nous avons évoqué le quoi et le pourquoi. Nous allons maintenant nous intéresser au comment. Quelles sont les problématiques ? Quels sont les faux problèmes ? Y a-t-il une feuille de route ? Nous avons beaucoup d'intervenants, avec des parcours et des programmes différents.

Nous allons commencer avec Brendan KEENAN. J'ai l'honneur de le présenter. Brendan KEENAN est responsable du Département Programme International à l'ENTPE. Il pilote l'enseignement des langues et gère les accords internationaux académiques. Il est Président de la Commission internationale de l'AGERA et responsable du groupe d'anglicistes au sein de l'UPLEGESS/CGE, où il siège au Conseil d'administration. Il est également membre fondateur de « *Wulkow Voices* », un groupe de réflexion européen sur la gestion des centres de langues au sein de la Confédération Européenne des Centres des Langues de l'Enseignement Supérieur.

Il est diplômé de la Royal Society of Arts - *Teacher of English as a Foreign Language to Adults* -, certifié d'anglais à l'Éducation nationale. Il est titulaire d'un Master 2 dans l'enseignement des langues étrangères et TICE.

En 2013, il a été nommé Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques.

Il intervient en premier, je lui laisse la parole.

## Brendan KEENAN

Je voudrais aborder les aspects linguistiques de :

- EMILE (enseignement d'une matière intégrée à une langue étrangère). Il s'agit d'un cursus en anglais dans nos établissements, soit le cœur de nos discussions du jour.
- CLIL (*content and language integrated learning*). Il s'agit plus ou moins de la même chose. La langue devient autre chose qu'un objet d'apprentissage.

Mon propos est d'aller vers une politique commune.

La connaissance de la langue n'est plus l'objet, mais un obstacle au contenu. Comme nous l'avons vu précédemment, pour apprendre ou enseigner une matière, il est nécessaire d'avoir l'objet et ensuite, il faut mettre des obstacles. Une fois que ces obstacles sont franchis, il est possible d'accéder au contenu. La langue devient alors non seulement le moyen d'apprentissage, le moyen d'accessibilité au contenu, mais aussi un obstacle très intéressant. La langue est contextualisée dans une matière qui intéresse et qui motive les étudiants. Cet intérêt pour la matière leur donne davantage envie d'apprendre la langue, pour pouvoir communiquer autour du sujet de la matière. Nous l'avons également constaté précédemment, les étudiants qui s'intéressent fortement à l'anglais souhaitent suivre des cours et des cursus en anglais. Leur intérêt pour la langue s'ajoute à l'intérêt qu'ils ont pour la matière.

Ce qui distingue l'enseignement des matières intégrées à une langue étrangère d'un cours de langue est le fait que l'aisance est plus importante que la précision. Nos étudiants ont suivi le cursus habituel en France ou ailleurs, où la précision était plus importante que l'aisance. Ce n'est pas ce que nous recherchons lorsque nous enseignons nos matières. Nous enseignons nos matières à travers l'anglais, car nous cherchons une aisance, plutôt qu'une précision. La précision sera exigée plus tard, au moment des examens. Les erreurs sont non seulement tolérées mais elles sont recherchées. À travers les erreurs, il est possible d'améliorer la langue.

La lecture est une compétence essentielle. Pour enseigner une matière dans une langue étrangère, il est nécessaire de lire autour du sujet. Nos étudiants ont perdu l'habitude de le faire. Notre rôle est de les inciter à lire le plus possible.

Nous ne nous situons plus dans un contexte d'apprentissage d'une langue, mais dans l'appropriation d'une langue contextualisée autour de la matière.

Peter GOEKJIAN nous a parlé de la manière dont les professeurs enseignent la chimie en anglais à l'Université Lyon I. Nous avons également vu comment les professeurs de l'Itech sont motivés pour enseigner en anglais. À mon sens, le rôle de l'enseignement est accru. Ce n'est plus seulement un professeur de chimie, de business ou de marketing, etc. Il devient un représentant de l'Institution. Les étudiants internationaux sont nos futurs ambassadeurs. La réputation de l'enseignant - professionnelle, personnelle et institutionnelle - est en jeu. Toute l'Institution est en jeu. Il n'est plus une ressource uniquement dans la matière, mais aussi dans la langue. Dans le même temps, il est l'examineur. C'est lui qui donne la réussite ou non dans les examens. Quand un enseignant corrige un devoir dans la matière en anglais, corrige-t-il l'anglais ou la matière ? Où se place le curseur ? Une personne à l'aise dans la langue n'a pas nécessairement la même aisance dans la matière. Le professeur a donc plusieurs antennes qui fonctionnent en même temps.

L'étudiant doit quitter sa zone de confort. Les étudiants sont en position de réussite. Il est tout à fait compréhensible qu'ils souhaitent reproduire la maquette pédagogique. Les professeurs sont en situation de réussite. Eux aussi souhaitent reproduire la manière dont ils ont enseigné. Pour enseigner une matière dans une langue étrangère, il est nécessaire de quitter cette zone de *basic communication skills* et aller vers *academic language proficiency*, qui sont deux volets totalement distincts. L'étudiant ne doit plus penser aux erreurs qu'il va commettre. Encore une fois, il faut se focaliser sur le message et non sur la forme.

La double difficulté, évoquée par David TURNER, est que les étudiants doivent accepter une compréhension ambiguë, le fait de ne pas être certains des propos du professeur. À travers les supports de cours, cet écart peut être rattrapé. L'étudiant doit jouer le jeu et accepter que, dans la salle de classe, d'autres étudiants ou le professeur parlent mieux ou moins bien l'anglais que lui. Certaines personnes sont plus fortes dans la matière et moins dans la langue, et *vice versa*.

Pendant la période silencieuse ou quand les autres s'expriment, il faut rester concentré. Les enseignants présents ce jour savent que les étudiants de la génération Y profitent du moindre moment de silence pour rafraîchir leur page Facebook, pour regarder leur téléphone, etc. Il est important de rester très concentré et, à la maison, de lire encore et encore.

En anglais, il est question de *student talking time and teacher talking time*. C'est le temps donné à l'étudiant pour formuler ses pensées et transférer son message. Le temps d'attente en langue maternelle, lorsque le professeur pose une question est de 2,5 secondes. Il faut accepter la période silencieuse, car c'est dans ces périodes silencieuses que l'apprentissage se fait. Un professeur qui parle beaucoup ne rend pas service à ses élèves, surtout lorsqu'il enseigne dans une langue étrangère.

Faut-il préenseigner le lexique ? Nos étudiants à l'ENTPE nous demandent systématiquement de disposer du vocabulaire avant les cours. Faut-il fournir ces listes de vocabulaire ? La question reste ouverte. Pour la pédagogie, le vocabulaire est contextualisé mais il est nécessaire de le revisiter, à travers la lecture et les devoirs à la maison.

Caroline RITCHIE nous a parlé en anglais ; un anglais très gallois. Certains participants n'ont certainement pas compris l'intégralité de ses propos. Elle a utilisé des expressions dont les francophones ne sont pas familiers. Un professeur qui enseigne dans une matière en anglais doit échafauder l'apprentissage en utilisant des mots et des expressions accessibles aux élèves. Il est donc nécessaire de revisiter ses cours, de revoir la manière dont le professeur enseigne.

Il convient d'adapter la langue cible à l'enseignant et à l'étudiant. La difficulté réside dans le « *dumbing down* ». En réduisant la complexité de la langue, la complexité du contenu s'en trouve-t-elle réduite ? C'est une question qu'il est également nécessaire de se poser.

Nous avons évoqué précédemment les cours interculturels. Je parle français, mes élèves parlent français et anglais. Je vois ce qu'est l'interlangue. C'est entre la langue maternelle et la deuxième langue. Je connais les erreurs que les Français vont commettre, car j'ai l'habitude de les fréquenter. Les hispanophones, les russophones, les sinophones ne commettent pas les mêmes erreurs. Ce n'est pas la

même interlangue. Comment alors connecter les deux interlangues pour adapter ma langue dans la matière aux étudiants internationaux ? Il faut trouver des moyens de les aider à complexifier leur interlangue.

Dans les cours de langue, les enseignants ont tendance à se focaliser sur les plus faibles. Pour enseigner une matière à travers l'anglais, faut-il se concentrer sur ceux qui parlent moins bien anglais ou sur ceux qui sont faibles dans la matière ? Faut-il rechercher une homogénéité langagière dans les classes scientifiques ? J'ai eu le bonheur d'être maître de langues à l'École Centrale il y a quelques années. À l'époque, l'administration calait les cours scientifiques sur les groupes de niveaux de langue. Nous avons découvert que les étudiants doués en langues ont tendance à être doués en sciences. On s'est trouvé alors avec des groupes homogènes en anglais et homogènes dans les matières scientifiques et donc nécessitant un enseignement scientifique à plusieurs vitesses sans des élèves « moteurs » dans certains groupes.

### *Act global think local*

Dans un monde parfait, le professeur parle un anglais accessible, les étudiants ont un niveau d'anglais qui rend le contenu accessible et le contenu est intéressant. Ce n'est pas le cas dans tous les cours. Il convient donc d'adapter notre façon d'enseigner en alliant la langue maternelle et l'anglais. Nous devons décider si, dans nos cours, dans nos institutions, l'usage de la langue maternelle (L1) est admis ou non. Est-il possible de parler français en cours quand la matière est enseignée dans une langue étrangère ? Si l'explication est plus compliquée que le contenu, peut-être vaut-il mieux le transmettre en français. Pour ne pas réduire le niveau scientifique, ne vaut-il pas mieux que les documents support soient rédigés en français ou dans la langue maternelle des étudiants ? Les devoirs sur table et les devoirs à la maison doivent-ils être en L1 ou en L2 ou dans un mélange des deux ? Si un étudiant rate son examen parce que son niveau d'anglais n'est pas assez bon, pouvons-nous lui faire faire un rattrapage en français ? Enfin, ne vaut-il pas mieux faire les cours en anglais et les TD dans la langue des étudiants ?

Répondre à l'ensemble de ces questions permet de poser un dispositif commun pour l'ensemble des cours dispensés dans nos institutions.

### **Peter GOEKJIAN**

Notre prochaine intervenante est Magali PHANER-GOUTORBE, professeur de physique-chimie et nanotechnologies à l'École Centrale de Lyon. Elle est directrice des Relations Internationales depuis 2012 et responsable du Master Nanoscale Engineering dispensé en anglais. Parallèlement, elle développe des ateliers de vulgarisation scientifique pour encourager un public de collégiens issus de quartiers défavorisés à poursuivre des études supérieures.

### **Magali PHANER-GOUTORBE**

À l'École Centrale, 20 % d'étudiants étrangers viennent chaque année, grâce à un nombre très important de partenariats (plus de 170). Ces étudiants viennent suivre le cursus ingénieur généraliste pour six mois, un an, voire deux ans pour les doubles diplômes. Nous proposons 70 doubles diplômes. Ils viennent suivre notre enseignement en français et intègrent nos classes en français. Ils ont bien sûr des cours de français langue étrangère tout au long de leur cursus.

Nous avons également quelques enseignants étrangers, anglophones en général, qui dispensent certains enseignements en anglais pour l'ensemble de nos élèves.

Nous avons participé à la création du Master Nanoscale Engineering. Il a été voulu par la COMUE (Communauté d'universités et d'établissements), par l'UDL (Université de Lyon), pour mettre en valeur la recherche en nanotechnologies sur Lyon. Grenoble est très forte dans ce domaine, mais il y a également des laboratoires sur Lyon qui mènent une recherche de qualité. Ce Master a été voulu par l'Université de Lyon et l'École Centrale a été porteuse de ce Master, qui se fait en partenariat avec l'Université Claude Bernard Lyon I et l'INSA de Lyon.

Nous avons créé ce Master de toutes pièces, complètement en anglais. Nous avons choisi de partir sur un Master M1-M2 en anglais. Sans existant à la base, la traduction de nos cours en français ou en anglais n'était pas un sujet. Nous partions de zéro. Nous avons travaillé ensemble, avec ces trois établissements lyonnais, pour choisir les meilleurs enseignants dans le domaine. L'objectif était d'abord de sélectionner ceux qui possédaient la compétence scientifique et en recherche dans ces domaines. Nous avons choisi les spécialistes. Ensuite, il était nécessaire qu'ils soient volontaires pour dispenser leurs cours en anglais. Nous sommes tous d'accord pour affirmer que ce n'est pas toujours évident pour un Français, qui est, à mon avis, beaucoup plus complexé que la moitié du monde lorsqu'il s'exprime en anglais. Nous n'avons pas rencontré beaucoup de difficultés. Nous avons trouvé de nombreuses personnes intéressées pour participer à cette aventure. Nous pouvions parler « d'aventure », s'agissant d'un projet relativement original.

Nous n'avons pas créé ce Master pour les étudiants de nos établissements, mais pour de nouveaux étudiants que nous allons chercher à l'étranger. L'idée était de recruter les meilleurs étudiants au monde, qui sont intéressés par cette discipline. Nos élèves de Licence 3 intègrent également ce Master. Des élèves de l'INSA et de Centrale en dernière année suivent le Master en parallèle, pour le plaisir à la fois de suivre un Master – ce qui est intéressant pour des élèves d'écoles d'ingénieurs – pour se spécialiser dans la discipline, mais aussi pour le plaisir de le faire en anglais avec l'attrait afférent pour l'internationalisation.

J'ajouterai qu'à Centrale Lyon, tous nos étudiants français ont quoi qu'il en soit l'obligation de partir à l'étranger pendant leur cursus.

Les questions que Brendan KEENAN pose, je ne me les pose pas du tout. Cela n'a pas de sens pour moi, tout est en anglais. Cela nous paraissait logique. De surcroît, 85 à 90 % de nos étudiants sont étrangers. La difficulté que nous rencontrons aujourd'hui est d'avoir des étudiants français. Le reproche commence à nous être fait sur le sujet.

L'anglais est le moyen de communiquer. Nous ne cherchons pas à faire de belles phrases en anglais. Nous n'en sommes pas capables. Nous parlons un anglais scientifique. Ce n'est pas si compliqué, puisque tout ce que nous écrivons en recherche l'est en anglais. Nous disposons d'ailleurs souvent du vocabulaire en anglais et pas toujours en français. Nous commettons énormément de fautes. Les enseignants en commettent énormément ; les élèves en commettent également énormément lorsqu'ils nous parlent, mais nous nous comprenons. Nous sommes désolés pour les quelques anglophones présents aujourd'hui. Ils nous aident d'ailleurs, ce qui est fort sympathique. Quand nous cherchons un mot, l'étudiant

anglais ou américain nous en donne la traduction, et cela décomplexe tout le monde. L'étudiant colombien parle avec son accent avec l'étudiant indien. Nous avons un mélange assez impressionnant d'accents différents. L'important, c'est la science qui est derrière. De mon point de vue, ce n'est vraiment pas un problème.

J'ai un cours par exemple que je dispense en français aux Centraliens et en anglais dans ce Master. J'avoue que le plus pénible, ce sont les équations au tableau. Pour parler de dérivée partielle, il faut connaître le vocabulaire. Néanmoins, dans l'ensemble, ce n'est pas tellement plus difficile.

Il est vrai que l'attention des étudiants est plus importante. J'ai noté, ce matin, qu'il fallait dispenser les cours en anglais pour ne pas qu'ils regardent leurs portables. Cela m'a vraiment plu. Je trouve également que les étudiants posent davantage de questions. Ils viennent du monde entier et ne craignent pas de s'exprimer. C'est très enrichissant.

Dans ce Master, nous avons également construit des enseignements en projet, par exemple nanotechnologies pour la médecine. Nous avons constitué des groupes, dans lesquels nous imposons des nationalités différentes. Si le groupe est constitué de cinq élèves, ils seront de cinq nationalités différentes. Sur les 60 étudiants que compte le Master, nous avons 30 nationalités différentes. Ce sont des jeunes courageux : ils viennent de loin pour suivre ce Master, ils sont ouverts au monde. Cela nous donne des classes extrêmement dynamiques et enrichissantes. Chacun a son opinion, issue de sa propre culture. Par exemple, en matière de nanotechnologies, il existe un problème d'éthique en France et en Angleterre. Aux États-Unis, ce n'est pas du tout un problème, encore moins en Inde ou en Chine. Il est intéressant d'en discuter. Nous avons des cours sur l'éthique des nanotechnologies. Les enseignants, autant que les étudiants, apprennent beaucoup de cette diversité.

Au moment du recrutement des étudiants, nous examinons les nombreux dossiers. Il n'est pas toujours aisé de juger le niveau de telle université à tel endroit. Nous ne les connaissons pas toutes. En ayant un pied dans l'international, nous avons davantage d'informations qu'un responsable de Master. Nous travaillons à plusieurs pour les recruter, puis nous les auditionnons par visioconférence, pour, à la fois, leur poser des questions scientifiques et vérifier leur niveau, et tester l'anglais, pour ce soit au moins compréhensible.

### **Peter GOEKJIAN**

Merci, Magali.

Notre prochain intervenant est David TURNER, originaire de Manchester, en Grande-Bretagne. Il est Directeur des Relations internationales de SIGMA Clermont. Il a étudié les langues à l'Université de Stamford. Il enseigne depuis 34 ans en France.

Il va nous parler d'une tentative qui n'a pas abouti. On apprend beaucoup plus des échecs que des succès. La réussite n'est pas automatique. Nous sommes donc très intéressés d'entendre sa perspective et le récit de son expérience.

## David TURNER

C'est un peu gênant, car je passe pour le mauvais élève. C'est très mauvais pour ma nouvelle école, SIGMA Clermont. En réalité, quand nous avons évoqué cette thématique il y a quelques mois lors d'une conférence téléphonique, j'ai indiqué que je n'avais pas grand-chose à apporter, car nous n'avons pas grand-chose qui ait abouti en la matière. Il m'a été répondu que c'était très bien, que je pourrais faire « le cancre ».

Brendan KEENAN avait intégré dans son PowerPoint, au moment du *brainstorming*, la question des obstacles qui empêchent la réussite de ce type de programme. Ces obstacles sont-ils d'ordre financier, pédagogique ou culturel ? La réponse, de mon point de vue, est claire : les obstacles sont de ces trois ordres, financier, pédagogique et culturel.

En revanche, un autre problème reste irrésolu pour moi. Nous avons tendance aujourd'hui à mélanger deux éléments plutôt différents, c'est-à-dire un programme en anglais plutôt destiné à des étrangers recrutés pour rayonner et un programme dans lequel nous voulons que beaucoup de nos étudiants français aient une partie de leurs cours en anglais. Les enjeux ne sont pas les mêmes. J'ai des problèmes avec les deux, de toute façon.

J'ai réalisé un sondage auprès de mes collègues. Parmi eux, un seul dispense ses cours en anglais à ce jour. Nous ne sommes donc pas totalement « nuls ».

Au sein de mon école – publique -, si nous voulons des professeurs invités, nous devons avoir des postes vacants. C'est très antinomique par rapport aux directives du ministère. Or depuis quelques années, nous n'avons pas de poste vacant, car nous remplissons tout au maximum. En conséquence, je n'ai plus de budget pour inviter des professeurs. Cela empêche quelqu'un qui viendrait deux à trois mois, dispenser un vrai programme en anglais. Quelques professeurs, de temps en temps, viennent donner un cours de 4 heures sur une semaine. Nous organisons également parfois des conférences en anglais. Je rejoins complètement l'idée que lorsqu'une conférence se tient en anglais, les étudiants sont plus concentrés, moins dissipés. Si la thématique ne les intéresse pas, cela ne s'applique pas, mais c'est aussi le cas en français.

Nous faisons donc face à des problèmes d'ordre financier, « bêtes et méchants ». Néanmoins, nous devons payer ces étrangers. Sinon nous devons organiser cela en interne.

Nous en venons au problème pédagogique, qui est un cercle vicieux. Brendan KEENAN l'a un peu évoqué. Je rencontre beaucoup de résistance de la part de certains collègues. Apparemment, je ne suis pas le seul. Cette résistance s'exprime à plusieurs niveaux. Ils mettent en avant le fameux argument de la double difficulté : « *Il est impossible d'enseigner aux étudiants une matière en anglais, alors même qu'ils ne comprennent pas la matière.* »

Un de mes collègues, professeur de matériaux, a un très bon niveau en anglais. Il y a quelques années, il a décidé de donner son cours en anglais aux étudiants de première année. Au début, cela se passait bien, puis cela s'est dégradé. Mes collègues de la direction des études ont choisi d'arrêter. Le problème vient



également des collègues, dans le sens où, sur une promotion de 160 étudiants, si 2 élèves ont de mauvaises notes qu'ils justifient par le fait que le cours se tenait en anglais, ils jugent que l'ensemble du cours est nul.

Un autre de mes collègues en revanche, qui a fait son doctorat et son post-doctorat à Liverpool et qui est présent chez nous depuis deux ans, tient à dispenser ses TP en anglais. Ses cours sont déjà en anglais, il ne veut donc pas les traduire en français. Il a une grosse motivation. Il dispense donc tous ses TP en anglais. Les étudiants sont ravis, mais ce ne sont pas des élèves de première année, ils sont en deuxième ou en troisième année. Ce sont souvent des étudiants qui sont déjà partis à l'étranger, qui sont plus matures dans leur approche et qui savent que cela leur sera utile.

Nous avons évoqué, ce matin, la motivation pour les étudiants. En première année, ils n'ont pas nécessairement la maturité et la vision nécessaires pour bien comprendre que leur carrière en dépend. Pour ce collègue, cela fonctionne bien. Il rencontre des problèmes lorsqu'il évalue les comptes rendus des TP. Il ne veut pas juger la partie linguistique, mais parfois cela peut s'avérer compliqué.

Nous avons un réel problème culturel. Je travaillais dans une école de génie mécanique. J'ai entendu dans des jurys ou dans des réunions : « *Mais, Monsieur, ici, c'est une école de mécanique, pas une école de langue ! Nous ne faisons pas du tourisme* ». Depuis longtemps, tous nos étudiants effectuent de la mobilité internationale. C'est obligatoire, sinon nous ne leur donnons pas leur diplôme. C'est une idée très difficile à faire entendre à certains professeurs, qui considèrent que la culture ne tient pas à la mobilité internationale, mais se limite à la mécanique des solides indéformables. Ce sont de véritables obstacles. Ils ne sont pas de mauvaise foi. Ils ne veulent surtout pas changer et s'embêter à traduire leurs cours en anglais.

Il faut ajouter que nous sommes en France. Les Français sont les pires au monde pour oser affirmer que certaines choses ne sont pas parfaites. Si ce n'est pas parfait, il ne vaut mieux pas le faire. Les professeurs prétendent que parler anglais avec leur accent aux étudiants leur enseignera de mauvaises habitudes. En réalité, cela importe peu. Je suis désolé, je caricature un peu, mais il y a un peu de cela. Nous avons des difficultés à faire passer le message qu'il importe peu que l'enseignant ne soit pas bilingue. L'essentiel est que l'étudiant comprenne le fond.

Je trouve souvent que la partie « langue » a bon dos. Quand les résultats ne sont pas bons, c'est à cause de l'anglais.

### **Peter GOEKJIAN**

Merci pour cette intervention. Une expression américaine est adaptée à ces cas de figure : « *stop whining* » ou « arrêtez de pleurnicher ».

Notre prochaine intervenant est Jane ROCHE. Nous allons examiner des expériences et des initiatives plus personnelles, plus individuelles. Il s'agit d'une perspective importante dans ce contexte.

Jane ROCHE est maître de conférence depuis 2011, à Polytech Clermont. Elle est enseignant-chercheur dans l'unité mixte de recherche spatiale de l'INRA, laboratoire Génétique Diversité et Écophysiologie des Céréales. Elle est directrice des Relations

internationales à Polytech depuis 2013 et responsable des Relations internationales en Génie Biologique depuis 2011.

Jane ROCHE a décidé de dispenser ses TP en anglais depuis quatre ans en génie biologique.

### **Jane ROCHE**

Je vais témoigner dans le sens de David TURNER. Nous sommes une école d'ingénieur, qui appartient à une université. Nous devons donc composer avec les problèmes de fonctionnariat des institutions publiques.

Mon parcours est quelque peu atypique. J'ai travaillé dans l'industrie, puis j'ai obtenu un post-doctorat aux États-Unis. J'ai été recrutée il y a quatre ans à l'Université Blaise Pascal en génie biologique. Quand je suis arrivée à Polytech, j'ai été frappée par le manque de dynamisme par rapport à l'anglais, sachant qu'en sciences, nous sommes souvent en contact avec l'anglais par les publications. J'ai trouvé cela relativement choquant. En suivant les étudiants, je me suis aperçue qu'ils n'avaient pas nécessairement un mauvais niveau, mais qu'ils avaient une inhibition à parler en anglais, ce qui semble être assez fréquent en France. Je l'ai moi-même expérimenté lorsque je suis arrivée aux États-Unis. Cette expérience à l'étranger m'a aidée. J'ai donc constaté que les étudiants ingénieurs avaient des capacités inexploitées.

Étant un peu nostalgique de mon expérience à l'étranger, j'ai imaginé monter un cours en anglais. Je m'en suis ouverte à la direction, qui m'a donné carte blanche. La première année, je dispensais mes cours en français, le temps de traduire mes cours en anglais. La deuxième année, je me suis lancée. Le problème de l'acquisition des connaissances scientifiques et l'acquisition de l'anglais est rapidement apparu. J'ai constaté que cela pourrait poser un problème. J'ai donc décidé d'utiliser l'anglais pour les travaux pratiques. J'ai la chance d'être responsable d'un module complet en biotechnologies végétales. J'étais donc assez libre. Je dispense les cours, les TP et les TD. Pour les cours magistraux, que je dispense en français, le support est anglais. Cela permet de fournir quelques bases de vocabulaire. Pour les TD, le principe est le même et je dispense les TP en anglais. Je fournis aux étudiants tous les protocoles en avance, que j'ai préalablement traduits en anglais. Lorsqu'ils arrivent en séance, ils parlent exclusivement anglais, sous peine d'être exclus de la salle. Je les informe bien que je ne les juge pas sur l'anglais, je ne suis pas en capacité de le faire. L'objectif est celui d'une communication dans le langage reconnu au niveau scientifique.

Au départ, j'ai rencontré quelques réticences. Je dois préciser que mon public est composé exclusivement d'ingénieurs français en quatrième année, c'est-à-dire l'avant-dernière année du cycle ingénieur. Une des règles que j'ai imposées était que les étudiants ne se critiquent pas entre eux sur leur niveau d'anglais. Rapidement, les étudiants se sont prêtés au jeu. Il arrive même qu'à la pause, je les entende parler anglais entre eux. Les autres professeurs ont commencé à se montrer curieux, constatant que ce n'était pas si difficile. Je me suis aperçue que les professeurs souffraient également d'une sorte d'inhibition, alors que certains savent très bien parler anglais.

Cela m'a amenée, en tant que directrice des Relations internationales, à essayer de porter mon expérience de projet personnel en projet d'école et de développer un

semestre – 30 ECTS – dans chaque département, pour disposer d'une proposition dans chacun des départements en anglais. J'ai également rencontré de grandes réticences. C'est en train de rentrer dans les mœurs, même si cela reste un peu difficile.

Mon idée était également fondée sur le problème que j'évoquais précédemment de réciprocité au niveau des accords avec les pays anglophones, notamment les pays nordiques, la Grande-Bretagne, le Canada, etc. Nous y envoyons des étudiants, mais en contrepartie, personne ne vient. La seule solution que nous ayons trouvée est celle du double diplôme. Cependant, cela commence à être réellement problématique pour certains échanges. Nous avons toujours des étudiants brésiliens et africains qui viennent. Ce sont des étudiants intéressants, qui viennent chercher le français.

J'ai relevé l'idée des masters internationaux, évoquée précédemment par l'une de mes collègues. Il s'agit d'une idée très intéressante. Cela nécessite une dynamique, un encadrement. Je suis maître de conférences, je fais de la recherche et de l'enseignement et je dirige le département des Relations internationales. Un tel projet peut donc être difficile à porter pour moi, même si j'ai la volonté de le faire. Un encadrement est nécessaire. De l'argent est également nécessaire. Lorsque je présente un tel projet à mes collègues, une de leurs questions est de savoir combien ils seront payés. La réponse étant qu'ils ne seront pas pour autant augmentés, j'essaie de trouver des stratagèmes pour leur présenter le projet différemment, en termes de reconnaissance. Ce message passe plus facilement auprès des professeurs jeunes que des plus âgés.

Par rapport à mon expérience, cela part d'une volonté personnelle, parce que j'aime cela. Il faut aimer la langue à la base pour avoir cette volonté de développer des projets. J'ai proposé à mes collègues d'éventuellement commencer par traduire leurs supports. Si nous arrivons à faire venir des étudiants anglophones, ils disposeront au moins d'un support. Nous travaillons sur ce point. C'est une expérience que j'essaie de porter.

### **Peter GOEKJIAN**

Merci, Jane.

Notre prochain intervenant est Sébastien MEHLEN, diplômé de l'ENSIACET à Toulouse, ingénieur chimiste spécialisé en analyses physico-chimiques multitechniques et multimatrices. Après un parcours de quelques mois à Dublin, il est devenu ingénieur développement méthode pour le groupe CARSO. Depuis 2008, il est enseignant-ingénieur d'études, responsable du service analytique, chargé du développement durable à l'ITECH. Il dispense des TD et des TP en chimie analytique en anglais.

### **Sébastien MEHLEN**

Jérôme MARCILLOUX, mon directeur, vous a présenté le contexte à l'ITECH de notre cursus en langue anglaise. Il a démarré en septembre 2014. Actuellement, nous accueillons en nos murs la deuxième promotion. Nous n'avons donc pas encore la visibilité sur un cursus d'ingénieur de trois ans.

Ma position était de reproduire toutes mes interventions que je mène avec les étudiants français en langue française avec les étudiants qui suivent le cursus en

langue anglaise. Actuellement, notre plus grande difficulté est de réussir à faire venir des étudiants étrangers. Depuis 2014, nous démarrons nos classes en langue anglaise avec essentiellement des Français. Nous avons accueilli deux Sud-Américaines, qui étaient parfaitement francophones, ayant déjà étudié en France avant d'intégrer l'ITECH. Par conséquent, mon contexte d'intervention est un peu particulier : être Français, intervenir auprès des étudiants qui comprennent parfaitement le français, mais en utilisant la langue anglaise, puisque le programme est vendu de cette manière. Des sponsors industriels financent ce cursus en langue anglaise.

J'interviens en cours, en TP, en TD, en suivi de projet et en soutenance. Cela représente 80 heures d'intervention en présentiel pour cette classe européenne pour la première année, puisque j'interviens essentiellement en sciences analytiques, adaptées à nos domaines de compétences (peinture, textile, cuir, matériaux plastiques).

En 2014, la position de l'ITECH était de valoriser le savoir-faire propre à l'ITECH, en mobilisant le personnel permanent de l'école, qui détient ce savoir-faire qui fait la qualité de notre formation. La position de la direction a donc été de mobiliser l'ensemble du personnel permanent pour dispenser les cours en langue anglaise. Vous le comprenez très bien, ce n'est pas nécessairement simple pour tout le monde. Tous mes collègues n'avaient pas le même niveau d'anglais de base. À mon échelle, sans affirmer que c'était facile, mon niveau d'anglais était assez bon pour effectuer la transition assez facilement. J'aborderai néanmoins qu'elles ont pu être mes craintes avant de démarrer le programme en 2014. La direction exprimait une volonté forte de conserver notre qualité de formation, de savoir-faire en interne, pour que notre cursus en langue anglaise soit de même niveau, de même qualité que ce que nous faisons en langue française.

Comment cela a-t-il été mis en œuvre ? La direction avait une volonté de mobiliser en interne. Par conséquent, des actions ont été mises en œuvre pour nous accompagner mes collègues et moi afin d'assurer les cours en langue anglaise. Un an avant l'arrivée de cette première promotion, des cours de remise à niveau ont été donnés, avec des professeurs extérieurs, habitués à travailler avec des salariés d'entreprise. Un test d'entrée a permis de constituer différents groupes de niveau au sein du personnel. Pour le groupe dont le niveau était le plus élevé, l'objectif était de réactiver l'anglais et de gagner en confiance. Des dizaines d'heures de cours n'ont pas été nécessaires, contrairement à d'autres groupes de niveau qui partaient d'un peu plus loin.

Pour ma part, j'ai suivi une cinquantaine d'heures avec le professeur d'anglais. À partir de septembre 2014, j'ai dû me lancer, puisque j'interviens dès l'entrée des étudiants à l'ITECH.

Avant d'établir le bilan sur ces deux années en langue anglais, je vous dirai quelles ont été mes craintes avant l'arrivée de ces étudiants. Premièrement, je ne suis pas professeur de formation, mais ingénieur. À l'ITECH, nous sommes amenés à être enseignants, nous sommes « multi casquettes ». Quand on évolue depuis quelques années dans un contexte favorable, il est difficile de devoir changer. Or dispenser des cours devant 100 à 120 personnes n'est pas inné en français. Cela nécessite un travail sur soi. Du jour au lendemain, se dire qu'il faut faire la même chose, mais

cette fois en langue anglaise, peut amener à se poser des questions et à se demander si on est capable de le faire.

Je suis français. L'anglais n'est pas la langue que j'utilise au quotidien pour ma profession. Une crainte peut donc apparaître : serai-je capable de dispenser mes cours avec la même qualité, le même contenu et le même temps imparti ? Il faut accepter de se mettre en difficulté. J'ai su que j'allais quitter ma zone de confort, puisque je dispensais ces mêmes enseignements depuis six à sept ans devant des étudiants français en français. J'ai rapidement su que j'allais devoir me mettre en difficulté. Face aux étudiants, en langue anglaise, je ne suis pas de langue maternelle anglaise, mon anglais n'est pas aussi fluide que je le souhaiterais. Avant de démarrer, il faut être conscient de ces difficultés.

Quel est le bilan que je tire de ces deux premières années auprès des étudiants, français essentiellement, en langue anglaise ? J'ai pu constater que certains risques pouvaient émerger dans ce type d'intervention. Il peut y avoir une inversion de la position, c'est-à-dire que l'étudiant va évaluer le niveau d'anglais du professeur. Le message que souhaite délivrer le professeur va devenir secondaire. C'est l'outil de communication, la langue, qui va être évalué. C'est ce que va retenir l'étudiant. C'est un risque qui peut se produire. Ce n'est pas l'objectif de ces formations en anglais. Cela implique de tenir un discours très clair dès l'entrée des étudiants dans l'école. Notre objectif n'est pas de les rendre anglophones, mais qu'ils disposent d'un vocabulaire technique anglophone, qui leur permettra de se positionner sur le marché du travail à l'international. L'objectif n'est pas de faire de l'anglais parfait et d'acquérir un niveau de langue qui permette d'écrire de la prose comme Shakespeare. Ce discours évite que les étudiants ensuite se plaignent et aient des attentes un peu trop fortes.

Un point positif est que si l'étudiant français ne comprend pas le cours en anglais, il est plus aisé de le lui expliquer, puisque nous pouvons utiliser le français en dernier recours. Cela donne une zone de confort aux étudiants. S'ils ne comprennent pas une notion scientifique en langue anglaise, cela permet de passer en français afin qu'ils l'intègrent plus facilement.

À l'ITECH, nous avons également observé que ce cursus en langue anglaise avait généré une certaine effervescence et du dynamisme. Nous avons constaté que cela impliquait des enjeux relativement importants pour le développement de l'école. C'est un point positif. Au niveau de l'ITECH, nous avons pu observer un certain nombre de changements, notamment en termes de qualité d'enseignement et de propositions faites aux étudiants sur le cursus français. Cette année, en deuxième année, des étudiants qui avaient commencé le cursus ITECH en langue française ont pu participer au cursus en langue anglaise sur un semestre. Cela permet donc de proposer, sur la base du volontariat, à des étudiants de venir assister aux cours, puisque le contenu est exactement le même, en langue anglaise. D'un point de vue pédagogique, l'école peut faire des propositions intéressantes. Les étudiants réellement intéressés peuvent suivre un semestre voire une année complète en langue anglaise. C'est un facteur de pertinence pour les étudiants.

Pour conclure, quelles sont mes attentes ? Il serait pertinent que nous puissions avoir au moins quelques étudiants étrangers chaque année. Cela éviterait peut-être de remettre en cause l'outil de communication, qui ne doit pas être un frein et qui ne

doit pas être évalué. En effet, la présence d'étudiants étrangers non francophones dans une promotion légitimera le fait que nous utilisions l'anglais, même devant les étudiants français. De mon point de vue, c'est l'élément manquant actuellement pour que notre formation atteigne son meilleur niveau et continue à se développer dans le bon sens.

### **Peter GOEKJIAN**

Merci.

Notre dernière intervenante est Katherine MAQUIN. Elle est née au Royaume-Uni. Elle a vécu dans son enfance alternativement au Qatar et en Grande-Bretagne. Elle est diplômée de l'Ecole de journalisme de Londres est titulaire d'un *Bachelor of Arts* en marketing, obtenu à l'université West of England, à Bristol. Son parcours professionnel est impressionnant, avec trois ans d'expérience en tant que responsable de programmes internationaux, six années d'expérience en tant qu'enseignante au sein de prestigieuses universités, quatre années dans le domaine des relations publiques internationales. Depuis 2012, elle dirige le *International Business Program* et le programme d'échanges, ici, à l'Université catholique. Elle est également professeur à l'UCLy et à l'EM Lyon, spécialisée en anglais des affaires, études des médias et audits.

Je lui cède à présent la parole.

### **Katherine MAQUIN**

Je suis anglaise, par conséquent je comprends très bien les professeurs français qui parlent avec les étudiants. Je travaille à l'ESDES depuis quelques années. Quand je suis arrivée, nous avions un programme intitulé le *International Business Program*. Ce programme était destiné exclusivement aux étudiants en échange. Environ 300 étudiants venaient suivre des cours à l'ESDES en management pour un semestre ou une année.

Il y a deux ans, j'ai créé un *Bachelor* de business international. Il était principalement destiné aux étudiants internationaux qui souhaiteraient venir ici pour trois ans. Il est dans sa deuxième année. Nous avons également décidé de créer des cours, puisque les étudiants français, dans les grandes écoles, peuvent suivre un cursus 100 % en anglais. Nous avons donc trois types d'étudiants : les étudiants en échange, les étudiants du *Bachelor* de business international et les étudiants français.

Nous avons rencontré quelques difficultés, mais nous en avons également tiré des bénéfices. En premier lieu, le programme compte 35 nationalités. Le concept de cours est donc très dynamique. L'anglais enseigné n'est pas un anglais britannique ou américain, mais un anglais international. En deuxième lieu, nous exigeons un niveau B2 en anglais. Pour ce qui nous concerne, il est primordial que les étudiants aient une bonne base d'anglais et que les professeurs aient un meilleur niveau que les étudiants. Il ne s'agit pas d'un cours de langue, mais d'un cours de management. Nous partageons la langue et son vocabulaire.

En tant que professeur, je dispense à ces étudiants des cours de marketing. Je partage mes contenus avec eux *via* e-campus avant le cours. Les étudiants ont ainsi

l'opportunité de télécharger tous les supports avant les cours. Cela leur permet de les traduire en français pour apprendre le vocabulaire. Le rattrapage, les examens et les contenus de cours sont intégralement en anglais. Sur les trois années de durée du *Bachelor*, les étudiants ont l'obligation de partir à l'étranger le deuxième semestre de la deuxième année. Cela leur procure une ouverture aux autres cultures et la possibilité d'apprendre une troisième langue s'ils le souhaitent. Ils ont la possibilité d'effectuer leur stage en France et à l'étranger.

Je vous rejoins sur les difficultés concernant les ressources. Nous recrutons des étudiants internationaux qui ne parlent pas du tout français. C'est une donnée à prendre en considération au niveau de l'administration de l'école.

### **Peter GOEKJIAN**

Merci. Nous pouvons garder un maximum de temps pour les questions et les discussions. Des expériences et des parcours différents ont été présentés.

Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que les problèmes ont été moindres que ceux imaginés et que les avantages ont été largement supérieurs. Cela en valait finalement la peine.

### **Christian OLAGNON, Professeur, INSA Lyon**

Je suis enseignant-chercheur. Je suis également mandaté par le Directeur pour essayer d'augmenter le nombre de cursus en anglais à l'INSA.

Pour évoquer rapidement mon expérience, j'ai deux expériences très différentes.

J'enseigne depuis huit ans dans un cursus à l'INSA, en première année, intitulé SCAN. Au départ, il est destiné à faire venir des étudiants étrangers anglophones. Il est composé d'environ un tiers d'étudiants anglophones, qui parlent donc très bien anglais, et de deux tiers de Français sélectionnés pour avoir eu un parcours moins long à l'étranger, qui parlent donc très bien l'anglais également.

Cette expérience a été très enrichissante pour moi. Pour convaincre certains collègues de dispenser des cours en anglais, je dis toujours que c'est le meilleur moyen d'avoir d'excellents cours d'anglais gratuitement. Enseigner dans ce cadre est relativement facile, car les étudiants vous comprennent. La difficulté est davantage de parvenir à leur faire comprendre certaines notions. Dans mon cas, il s'agit de la thermodynamique, qui n'est pas la science la plus facile à faire comprendre, aussi bien en anglais qu'en français d'ailleurs. Cela se passe plutôt bien.

En revanche, au sein de cette formation, nous avons eu un ou deux exemples d'enseignants pour qui cela a été plus difficile, parce que leur niveau d'anglais était certainement un peu plus limité. D'après mon expérience, un enseignant pourra dispenser des cours en anglais s'il est capable d'expliquer la même notion de deux ou trois manières différentes en anglais. C'est un élément primordial, surtout pour les étudiants de première année après le bac. En Master, c'est différent. Les enseignants un peu moins expérimentés peuvent dispenser des cours qui apportent un plus, car nous sommes plus proches de matières directement scientifiques.

J'ai une deuxième expérience, qui contraste avec la première. J'ai été directeur du Département Matériaux pendant six ans. À l'INSA, nous accueillons globalement 30 % d'étudiants étrangers, mais nous en accueillons très peu dans le Département Matériaux. Nous avons donc décidé de créer une section, que nous avons pompeusement intitulée « section internationale ». Nous avons 85 élèves, divisés en trois groupes pour les TP. Nous avons décidé de constituer un groupe, pour lequel les TD, les TP et les projets seraient en anglais. J'ai réalisé un inventaire dans le Département. Nous avons suffisamment d'enseignants volontaires. J'ai même réussi à récupérer un professeur de mathématique binationnel. J'ai constaté que c'était très différent des cours que je dispensais avec les étudiants de première année. Ici, j'avais des élèves qui, en anglais, avaient un moins bon niveau. Par conséquent, enseigner est différent. Je comprends que je n'enseigne pas du tout de la même manière et je commence même à comprendre pourquoi je trouvais toujours étrange que les professeurs d'anglais au collège et au lycée grimaçaient et gesticulaient. Je m'aperçois que j'agis de même pour essayer de faire comprendre des notions et des mots de vocabulaire aux élèves. Paradoxalement, dans ce cas, je pense que les enseignants se sentent suffisamment confiants en anglais et maîtrisent bien certaines notions en anglais au risque de ne pas faire passer leur message scientifique.

Par rapport aux propos qui ont été tenus aujourd'hui, je me rends également compte que le public est en majorité français. J'ai quelques étrangers et heureusement quelques étudiants en échange. Dès lors que la classe compte un ou deux étudiants anglophones ou quasi bilingues, cela améliore considérablement le confort en son sein.

Cela a été évoqué à plusieurs reprises, mais j'estime que l'un des intérêts majeurs pour les étudiants est de contextualiser la langue. Ils apprennent un vocabulaire différent. En travaux pratiques, mes élèves sont réellement obligés de parler. En règle générale, je leur demande de m'expliquer ce qu'ils s'approprient à faire en anglais. Or au début, ils ont des difficultés à expliquer des actions qui ne s'apprennent pas dans un cours d'anglais. Ils l'apprennent dans ce cadre-là. Les étudiants rédigent spontanément en anglais les comptes rendus des devoirs que je leur donne. En revanche, il n'y a pas d'ambiguïté, je ne corrige jamais l'anglais. Les seuls éléments que je corrige sont les termes de vocabulaire technique très spécifique qu'ils ne peuvent pas deviner. Je considère qu'il ne faut pas tout mélanger : je ne suis pas là pour évaluer leur anglais, mais pour évaluer leur niveau scientifique.

Une des difficultés est d'augmenter le nombre de ces cours en anglais. Jane ROCHE avait évoqué le sujet. J'ai pour ma part proposé au directeur de l'INSA de mettre en place des primes pour les enseignants volontaires. Nous avons un certain nombre de cursus en français, qui sont doublés en anglais. Cela implique nécessairement plus de travail. Par exemple, je traduis les devoirs en anglais. Je suis volontaire pour le faire, parce que cela me plaît, mais ce n'est pas le cas de tous.

### **Brendan KEENAN**

Pour rebondir sur ce dernier point, pour motiver les enseignants, chacun sait que trois ingrédients sont nécessaires : du challenge, de la reconnaissance et une



récompense. J'estime que lorsqu'un enseignant dans un établissement travaille plus que les autres, il doit être récompensé, également en termes financiers.

### **Magali PHANER-GOUTORBE**

Pour apporter un élément quelque peu négatif, sur la récompense, le Master en anglais *Nanoscale* a été véritablement construit pour recruter des étudiants étrangers. Je suis assez admirative de vos propositions, où vous voulez dispenser des cours en anglais à un public d'étudiants français. Je comprends que ce ne soit pas facile pour les enseignants.

À Centrale, nous avons essayé de motiver nos enseignants pour qu'ils dispensent leurs cours en anglais. Il me semble que la proposition était de multiplier par deux le nombre d'heures si l'enseignement était dispensé en anglais plutôt qu'en français. Pourtant, cela n'a pas bien fonctionné, nous avons eu très peu de réponses.

### **Christian OLAGNON**

Nous discutons de 15 % à l'INSA.

### **Magali PHANER-GOUTORBE**

Ce n'est donc pas suffisant pour motiver nos enseignants pour dispenser le cours en anglais à un public qui comprend le français. Je pense qu'il faut un vrai projet d'accueil d'étudiants étrangers ne parlant pas suffisamment le français pour pouvoir suivre nos enseignements.

### **Valérie LOCURTO, École des Mines de Saint-Étienne**

Sur la base de l'enseignement Ingénieur civil des Mines, parcours ingénieur généraliste, nous avons monté un *Master of Science, Biomedical Engineering and Design*, dans lequel la majorité des étudiants sont français. 10 % d'enseignement dans ce parcours est en anglais sur la base des cours prodigués dans le cycle Ingénieur de l'École des Mines. La difficulté que nous rencontrons est d'expliquer pourquoi nous parlons anglais alors que nous sommes tous français. Nous nous axons donc sur l'accompagnement des enseignants-chercheurs, pour favoriser l'internationalisation. Il faut ajouter que de parler de biologie et d'ingénierie tissulaire en anglais n'est pas aisé. Un fort investissement des équipes est nécessaire. Nous ne rémunérons pas les enseignants en argent mais en temps, en termes de déclaration d'activité d'enseignement.

### **Jane ROCHE**

Nous disposons d'un système de parrainage de promotion, notamment en génie biologique. Depuis plusieurs années maintenant, les industries pratiquent le parrainage. Nous avons réfléchi à essayer d'obtenir des contacts avec des industriels étrangers. Dans le package, nous voulions proposer de la formation d'enseignant dans l'industrie. Nous souhaiterions envoyer des enseignants sur la base du volontariat et aucune compensation financière n'est prévue. Ils reviendraient avec un savoir-faire industriel et, en général, en anglais. Ce sont des idées que nous essayons de développer, afin de renforcer les liens avec l'industrie, qui reste notre premier cheval de bataille, et à l'étranger, afin d'introduire l'anglais chez nos

professeurs, pour qu'ils soient plus percutants par rapport aux attentes des industriels. Le sponsoring évoqué lors de la première table ronde m'a interpellée.

### **Jérôme MARCILLOUX**

La plupart de nos enseignants sont issus de l'industrie.

### **Jane ROCHE**

Cela peut être intéressant d'envoyer des enseignants dans des entreprises étrangères, l'espace d'un ou deux mois, sur la base du volontariat.

### **Nicolas FARGES, Directeur du Développement, de la Formation continue et de l'International, ENTPE**

J'aimerais poser trois questions.

Je voudrais dans un premier temps savoir comment vous avez géré la loi Toubon dans le cadre de vos enseignements en anglais. Je pense notamment aux Masters qui sont 100 % anglais.

J'ai noté que le développement de l'enseignement d'une matière ou d'une discipline en langue étrangère dans les établissements était principalement axé sur l'international. Je m'adresserai donc plutôt aux écoles ou aux établissements qui ont développé des cursus en langue étrangère pour les francophones. Quelle est la politique action de votre établissement ? Quel est le portage prévu au sein de votre établissement ?

Enfin, vous avez tous signalé d'éventuels soucis d'évaluation, soit des élèves par le professeur, soit du professeur par les élèves. J'aimerais savoir comment vous vous y prenez, notamment lorsque vous avez un groupe qui suit les enseignements en anglais et quatre ou cinq groupes à côté qui suivent les mêmes enseignements mais en français.

### **Magali PHANER-GOUTORBE**

Je peux répondre à la première partie sur le Master totalement en anglais. Afin de respecter la loi Toubon, les examens sont organisés en français et en anglais. Chaque enseignement doit préparer l'examen à la fois en anglais et en français.

Dans la nouvelle mouture, nous mettons du français langue étrangère, ce qui n'était pas le cas auparavant. C'était également une demande des étudiants étrangers. Nous avons même ajouté un cours de « transculturalité », qui est complètement en dehors du sujet scientifique. Nous voulons profiter de l'immense richesse apportée par nos élèves.

### **Nicolas FARGES**

Je me permets de compléter ma question en fonction de votre réponse. Au moment de l'accréditation du Master par le Ministère de l'Enseignement supérieur, cela signifie qu'ils ne sont pas focalisés sur la question.

**Magali PHANER-GOUTORBE**

Cela ne les a pas du tout dérangés, au contraire.

**Katherine MAQUIN**

Pour nous, les objectifs de cours sont les mêmes, mais les contenus ne sont pas traduits mot à mot. Les professeurs ont tous les mêmes objectifs, mais la manière de les atteindre diffère quelque peu.

**Brendan KEENAN**

Ce ne sont donc pas des examens transversaux.

**Peter GOEKJIAN**

Notre Master international avait un périmètre différent et plus généraliste en comparaison avec les trois Masters francophones. Nous avons la même problématique que le Master international ne soit pas un Master au rabais. Le niveau doit être le même. Notre souci principal est de maintenir la qualité. Une fois de plus, cela s'est avéré être un faux problème.

**Jérôme MARCILLOUX**

Pour revenir aux questions sur la loi Toubon, nous avons adopté sensiblement la même approche. Nous avons travaillé avec la Commission d'éthique d'ingénieurs dès le début du projet, afin de respecter les conditions d'éligibilité. La possibilité d'échange d'étudiants anglophones qui rejoignent les francophones et vice versa nous a permis de passer sans aucun problème. Le référentiel est le même. En fonction des intervenants extérieurs, nous ne le ferons pas tout à fait de la même manière. Cela participe à l'interculturalité. Nous n'enseignons pas de la même manière dans tous les pays. La méthode française n'est donc pas la seule à s'imposer.

Sur la question de l'évaluation, chez nous, elle s'opère à trois niveaux. Les étudiants ont un livre blanc. C'est le défouloir dans lequel ils écrivent ce qu'ils veulent. Quand ils souhaitent connaître leurs notes via l'Intranet, ils n'y ont pas accès s'ils n'ont pas évalué le cours. Le troisième niveau est un point semestriel organisé avec chaque groupe, en séparant les anglophones des autres. Avec la Direction, les étudiants et les équipes pédagogiques, nous passons les cours un à un en revue. Les étudiants nous signalent les points positifs et négatifs. En règle générale, ils sont force de proposition, ce qui nous permet de progresser rapidement.

**Sébastien MEHLEN**

Pour compléter sur l'évaluation, j'ai gardé l'habitude d'être très transparent sur ma notation, que ce soit avec les étudiants qui suivent le cours en français ou les étudiants français qui suivent le cours en anglais. J'accueille volontiers les étudiants pour leur montrer leur copie, faire une correction et justifier leur note point par point. À l'ITECH, nous sommes relativement transparents sur la méthode d'évaluation. Les étudiants ont leur mot à dire. Ensuite, il appartient à la Direction et aux enseignants de considérer si la critique est justifiable ou non. Si les remarques

sont justifiées, nous essayons d'en tenir compte pour améliorer le contenu des cours ou, éventuellement, changer d'intervenant vacataire.

### **Anne-Laure DUNCAN, enseignant-chercheur, ESDS**

Je reviens sur la notion de traduction des cours d'une langue à l'autre. Avec les publics internationaux, pour ma part, je constate que j'utilise énormément d'innovations pédagogiques. J'échange beaucoup plus pour transmettre des notions que je ne le fais avec des étudiants français. Cela m'a permis de découvrir différentes méthodes d'enseignement, notamment la cartographie mentale, qui ne sont pas nécessairement utilisées dans les salles de classe en France. J'utilise des posters, plutôt que des paroles brutes pour retranscrire des notions et forcer la synthèse. Il est ensuite possible de transcrire et d'adapter certaines méthodes pédagogiques à un public français, et ainsi stimuler la parole. Un des gros soucis que je rencontre sur des publics français enseignant en langue anglaise est l'échange. L'utilisation de méthodes différentes, qui favorisent la parole, me permet d'adapter mon discours face à ces publics français. Je pense qu'enseigner pour des internationaux m'a permis d'acquérir de type de méthodes et de les tester.

### **Audrey MARGUERIE, Professeur d'anglais, SIGMA Clermont**

Je voulais vous faire part de ma surprise, car il n'a pas du tout été fait mention des professeurs d'anglais et de leur rôle dans la mise en place de ces cursus. Nous sommes trois à être présents aujourd'hui. Cela nous tient donc à cœur. Je me demandais par conséquent quel était le rôle des professeurs d'anglais dans les démarches que vous avez pu mettre en place.

### **Katherine MAQUIN**

Ce que vous dites est très intéressant. Nous avons deux types d'étudiants, les étudiants internationaux qui viennent suivre les cours en anglais et les étudiants français qui viennent suivre les cours en anglais. Dans notre programme, pour les étrangers, nous prévoyons des cours de français et pour les étudiants français, nous prévoyons des cours d'anglais. C'est un complément et une chance pour nos étudiants pour enrichir leur vocabulaire, parler avec le professeur d'anglais et améliorer leur niveau. Les cours d'anglais sont donc très importants dans notre cursus.

### **Jane ROCHE**

J'ai travaillé avec les professeurs d'anglais dans un objectif pour les étudiants, afin d'essayer d'établir une connexion entre la science et l'anglais. Ensuite, nous essayons de mettre au point des échanges au niveau scientifique. Cette année, par exemple, nous avons organisé un concours, intitulé « *My International Polytech Experience* », sur le principe de l'exposé de stage. Comme à SIGMA, nos étudiants en quatrième année doivent obligatoirement effectuer un stage à l'étranger. Nous avons donc demandé à nos étudiants de cinquième année de présenter leur stage en anglais. Ce sont les professeurs d'anglais qui les ont évalués et ont sélectionné les meilleurs. Nous essayons d'établir ce type de lien entre la science et l'anglais théorique. L'objectif est que les étudiants comprennent que les cours d'anglais sont également pour eux l'occasion de choisir les sujets qu'ils souhaitent aborder. Nous

essayons d'établir un dialogue entre les professeurs de sciences et les professeurs d'anglais.

### **Magali PHANER-GOUTORBE**

Dans notre première mouture du Master *Nanoscale*, nous n'avions prévu ni cours de français ni cours d'anglais. En septembre, il y en aura.

### **Nicolas FARGES**

Sur la question concernant le rôle des professeurs d'anglais, pour rassurer les professeurs, qui rencontrent parfois des difficultés à se lancer en langue anglaise dans les enseignements, nous leur proposons un *coaching* par le professeur d'anglais. Il les conseille sur les méthodes pédagogiques, éventuellement sur le vocabulaire. À l'origine, il s'agit davantage de les rassurer que d'améliorer leur niveau.

### **Brendan KEENAN**

Nous ne sommes pas uniquement des professeurs d'anglais, nous sommes aussi des pédagogues formés. Je pense que nous avons un rôle d'exemplarité vis-à-vis de nos scientifiques et de nos chercheurs, qui n'ont pas de formation pédagogique. Nous avons donc un double rôle.

### **Peter GOEKJIAN**

Ce commentaire est important. Quand il est question de convaincre les collègues, nous avons peut-être tendance à nous focaliser sur les mauvais collègues. Or se mettre à deux peut résoudre bien des problèmes.

Nous arrivons à la fin des questions.

### **Brendan KEENAN**

Je remercie l'ensemble de nos intervenants.

*Applaudissements.*

J'ai le plaisir de vous présenter Vincent MICHELOT. Il est professeur d'histoire politique des États-Unis à Sciences Po Lyon. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, agrégé d'anglais, il est titulaire d'un doctorat en études américaines de l'Université de Provence et d'une habilitation à diriger des recherches soutenues à Sciences Po Paris. Son domaine de recherche couvre les institutions et les élections aux États-Unis. Successivement Directeur des Relations internationales, puis Directeur de Sciences Po Lyon, il a établi de nombreux partenariats universitaires avec les États-Unis. Membre du Conseil d'administration de la Commission Fulbright, il est actuellement chargé d'animer une mission qui porte sur la démocratisation des échanges universitaires entre la France et les États-Unis.

*Applaudissements.*

## Keynote

*Vincent MICHELOT, Professeur des Universités*

Je souhaite commencer par vous dire à quel titre j'interviens cet après-midi. Je le fais avec l'expérience que j'ai pu avoir en tant que Directeur des Relations internationales, mais aussi au titre de l'expérience que je suis en train de vivre avec le Ministère des Affaires étrangères, dans le cadre d'une opération intitulée « Initiative de mobilité transatlantique ». Cette opération vise, à l'horizon 2025, à doubler les flux de la mobilité entre les États-Unis et la France. Comme Brendan KEENAN l'a rappelé, dans le cadre de cette initiative, le Ministère des Affaires étrangères m'a demandé de me pencher sur les questions de la diversification et de la démocratisation.

Le grand plaisir du *keynote speaker* est de choisir le thème de son intervention. On ne m'a pas demandé un titre, je l'ai donc choisi : *pourquoi devons-nous renforcer la place des cursus en anglais dans la formation des grandes écoles?*

Je pourrais vous épargner une demi-heure de propos incohérents, en vous donnant trois idées : professionnalisation, professionnalisation et professionnalisation. Nous pourrions passer immédiatement à la conclusion. Il faudra que vous souffriez, pendant quelques minutes, de réflexions à la fois très concrètes et très personnelles.

Je voudrais commencer par vous poser une question, puisque nous sommes tous ici représentants de grandes écoles, qui diplôment en général leurs étudiants à Bac + 5. La question est la suivante : que penser d'un diplômé d'une grande école, Bac + 5, qui n'a pas une pratique fonctionnelle de l'anglais dans son environnement professionnel ?

Ma réponse est très simple : son diplôme, c'est de la fausse monnaie et ce processus est un processus délictueux avec un escroc – une université ou une école qui a délivré ce diplôme – et une victime, celui qui a reçu ce diplôme. Je suis brutal en disant cela, mais je pense être proche de la réalité.

C'est d'abord la réalité pour une raison d'attentes dans le monde professionnel. Un test, auquel je soumetts systématiquement mes étudiants de Sciences Po de cinquième année dans le cadre de la spécialité de politique publique comparée consiste à leur poser la question suivante : si votre supérieur hiérarchique, quel qu'il soit, dans une entreprise, une organisation internationale ou une association, vous demande de faire, sur la base d'un colloque auquel vous avez assisté, de plusieurs rapports de la Commission européenne et d'un livre de comptes d'une entreprise, une synthèse de 5 pages à mettre en ligne en 48 heures, sur le site de l'organisation, sans qu'elle ait été relue par un anglophone, êtes-vous capable de fournir ce document, sans qu'il ne fasse sourire, rire ou s'esclaffer l'ensemble des lecteurs anglophones, germanophones ou hispanophones du site ?

Posez-vous la question. Combien de nos étudiants à la sortie, à Bac + 5 sont capables de rédiger un texte dans un anglais, qui sans être shakespearien ou celui d'un agrégé d'anglais, soit au moins tellement fonctionnel qu'au bout de deux phrases de lecture, on ne se pose pas la question de l'origine linguistique de l'auteur de ce rapport ?

Nous pourrions dire la même chose à l'oral, où il est bien évident qu'on ne vise pas à produire des étudiants parfaitement bilingues avec un accent remarquable. On cherche à produire des étudiants pour lesquels, au bout de quelques minutes d'expression, on n'ait pas systématiquement à chercher à comprendre que *ship* n'est pas *sheep*. Vous savez tous parfaitement que lorsque l'on est fixé sur ce délicieux accent français, on ne se fixe pas sur le contenu.

Il faut comprendre que, lorsque nos étudiants passent des entretiens de recrutement, ils ne sont pas jugés sur un niveau intrinsèque mesurable d'anglais. Dans un entretien de recrutement, sauf dans un monde de Bisounours, on ne va pas vous juger sur le fait que vous ayez eu 14,25 de moyenne à Science Po, à Centrale, à l'ESDES ou ailleurs. On juge par rapport à des attentes. Vous êtes à Bac + 5 dans un cursus qui, dans nos écoles aujourd'hui, est souvent un cursus internationalisé, qui inclut une mobilité à l'étranger dans de nombreux cas. Si je suis de l'autre côté du bureau et que j'ai des attentes en termes linguistiques, que je vois un cursus dans lequel il y a quatre ou cinq ans de pratique de la langue, avec un séjour en pays anglophone, la barre mentale est mise très haut. À partir du moment où je ne franchis pas cette barre mentale, l'entretien est terminé.

Trois appréciations sont donc possibles, par rapport au niveau d'anglais d'un candidat : la bonne surprise, l'exacte conformité aux attentes ou la déception. Vu la compétitivité du marché du travail aujourd'hui, je crois que seuls nos candidats qui seront dans la bonne surprise seront pris. Or le niveau d'attente par rapport à nos diplômés des grandes écoles est bien supérieur au niveau d'attente créé par d'autres diplômés. Ce que je dis n'est absolument pas dévalorisant par rapport, par exemple, à des Masters des universités. Simplement, en tant que recruteur, il faut aussi comprendre que si j'ai en face de moi un étudiant qui a un Master d'une université, dans laquelle je sais que le cursus en langue est très limité, mon niveau d'attente n'est pas le même que celui que j'ai par rapport à un étudiant diplômé d'une grande école. Le principe n'est pas le niveau intrinsèque de cet étudiant, mais le rapport entre le niveau d'attente qui est créé et la production linguistique réelle.

En second lieu, je pense que nos étudiants ne sont pas assez bons en anglais actuellement. Ils ne sont pas assez directement capables d'être opérationnels ou fonctionnels dans un environnement professionnel anglophone. Je crois qu'il faut définir « opérationnels ». Cette définition est, pour moi, actuellement polluée par notre obsession de la mesure de la performance en anglais. Elle est polluée par le TOEFL, par le TOEIC, par le Cambridge et quelques autres tests. Il y a une expression américaine que j'adore, beaucoup utilisée à l'occasion de la réforme du système éducatif aux États-Unis : « *Teaching to the test* ». De nombreux enseignements en anglais visent, en quelque sorte à dire : « Il a 101 au TOEFL, il peut donc partir dans telle ou telle université prestigieuse qui exige d'être anglophone. » *I don't care !* Ce n'est pas parce qu'il a 101 au TOEFL qu'il est capable de fonctionner dans un cabinet d'études, un cabinet d'ingénieurs ou une entreprise, aux États-Unis, en Angleterre, à Singapour ou à Melbourne. Cela n'a strictement rien à voir. *We teach to the test, we don't teach in English, which is professional.*

Je vais être en terrible désaccord avec ce que j'ai entendu sur cette distinction que je hais – je le dis avec beaucoup de force – entre les professeurs d'anglais et les professeurs de substance. Il se trouve que j'ai une habilitation à diriger des recherches en sciences politiques, mais je suis aussi agrégé d'anglais. Nous devons

prêter attention non seulement à l'enseignement de l'anglais en tant que discipline, mais celle-ci doit beaucoup mieux s'articuler. Il y aurait les enseignements ancillaires de langue d'un côté, et d'un autre côté les enseignements nobles à contenu. Il y aurait cette espèce d'animal étrange au milieu, qui est le professeur de contenu qui fait un effort. Je l'ai vu à Sciences Po Paris, au moment où Sciences Po Paris a décrété que 50 % des enseignements devaient se faire en anglais. J'en ai vu les résultats cataclysmiques pour ce qui est de la qualité des cours dispensés par certains collègues, dont les derniers souvenirs d'anglais remontaient aux années de l'indépendance de l'Algérie.

Je voudrais également que nous prenions en compte la réalité du monde du travail sur les modes de recrutement quant à la mesure des compétences linguistiques de nos étudiants. Nous pourrions parler de test de conduite de projet. Un certain nombre d'entreprises demandent sur plusieurs jours à des candidats de mener une forme de *marked project* pour mesurer la capacité à fonctionner. Tout est mesuré en même temps, non seulement la communication en anglais mais aussi la communication, au-delà de l'anglais, de la culture qui vient avec la langue. Je vais y revenir.

Je connais par expérience un certain nombre de nos étudiants de Science Po. Dans les concours de l'Union européenne, dans les *think tanks* et dans un certain nombre d'associations, les tests de langue se font sur une durée de six heures. Je connais très bien les modes de recrutement de plusieurs organisations internationales, dans lesquelles les tests de langue s'étalent sur une journée entière et ne sont absolument pas la conjugaison d'un certain nombre de verbes irréguliers, aussi rares fussent-ils, mais exactement ce que j'évoquais précédemment, à savoir ces rapports brefs et synthétiques de cinq à six pages à établir à partir d'une lecture rapide de 200, voire 250 pages. Notre *teaching to the test* ne devrait pas se faire sur la base de TOEFL, TOEIC ou autres. Il devrait se faire sur des compétences très spécifiques auxquelles nous formons nos étudiants, que ce soit l'action publique, l'ingénierie, le commerce, sur des durées longues et sur des projets, qui sont évalués non pas de manière parcellaire et segmentée, mais de manière globale.

Je crois aussi que nos étudiants ne sont pas assez bons en langue pour une raison précédemment évoquée. C'est parce que nous avons une vision extrêmement étriquée de ce qu'est une langue. On vous apprend l'anglais. Ensuite, il y a votre cours d'Excel, puis éventuellement un complément en coréen ou en mandarin. Finalement, c'est une langue conçue comme un outil technique. Or je crois qu'il y a trois niveaux dans une langue. Il y a le lexique, la technique. Cela relève de ce qu'on appelle dans les universités « l'anglais de spécialité ». Si vous travaillez dans le domaine de la médecine, il est bon de connaître le vocabulaire, le lexique de la médecine. Il y a l'anglais du monde des affaires ou *business English*. Là encore, il est bon de connaître ce lexique très particulier.

Mais nous ne formons pas des robots. L'échange se fait dans ce que j'appelle le deuxième niveau de la langue, qui est « l'interpersonnel ». L'interpersonnel implique toute une dimension culturelle, que nous ne retrouvons pas dans cette technicité un peu sèche et aride de la langue de spécialité. Il existe ce que l'on appelle la dimension culturelle de la langue. Je passe mon temps à expliquer à mes étudiants qu'en politique, aux États-Unis, un tiers des métaphores langagières sont des métaphores sportives. C'est aussi cela la langue. C'est savoir que, pour parler de



telle ou telle opération électorale, pour parler de tel ou tel comportement, on va utiliser une métaphore qui vient du football américain, du baseball ou du basket.

Le troisième niveau de la langue, qui m'intéresse encore plus, est celui de la culture d'un milieu professionnel. Je sais qu'il y a parmi vous beaucoup de représentants des écoles d'ingénieurs. La culture de l'ingénieur britannique est différente de la culture de l'ingénieur français, qui est différente de la culture de l'ingénieur américain. Il n'y a pas une culture internationale de l'ingénierie, mais des cultures nationales. Or la langue est porteuse de ces cultures des métiers. La culture de la communication américaine est radicalement différente de la culture de la communication française. C'est la langue qui les porte. C'est la langue qui donne le grain fin de ces cultures. Ce sont ces cultures dont nos étudiants doivent s'imprégner. Peut-être devons-nous porter moins attention à une communication d'une précision diabolique dans le lexique et plus d'attention à la culture d'un métier ou d'un secteur, la culture de l'action publique, la culture de la communication, la culture de la recherche fondamentale.

Au sein de la Commission Fulbright, tous les ans, je sélectionne les boursiers Fulbright. Nous voyons à quel point le milieu de la recherche fondamentale en sciences, par exemple, agit sur des critères différents. Or, que nous soyons des écoles d'ingénieurs, des écoles d'affaires publiques ou des écoles d'affaires, nous nous appuyons sur une recherche de qualité. Je suis un fervent croyant de l'idée que nous n'avons aucune place dans la cité si nous ne nous appuyons pas sur une recherche de très haute qualité. Si nous ne comprenons pas comment la recherche fondamentale s'articule, s'exprime dans les autres cultures, nous aurons beaucoup de difficultés à articuler cette recherche sur nos formations.

Je vais terminer sur ce que j'appelle « l'obstacle dirimant de la méritocratie des grandes écoles françaises », en quelque sorte, pour parler directement, notre « franchouillardise ». Nous sommes contents, les grandes écoles. Nous avons d'excellents étudiants, qui ont été sélectionnés. De plus, ils ont été sélectionnés par un concours. Quoi de plus méritocratique ? Nous n'avons pas à nous préoccuper de la composition de notre corps étudiantin. Quand je regarde les amphis à Sciences Po, après être revenu des États-Unis, où je passe un peu trop de temps, je les compare à ceux que je vois à l'Université de Virginie, à l'Université du Texas ou ailleurs. Il y a une diversité de profils, d'origines nationales, de religions, qui sont apparentes, visibles. Nous ne la retrouvons pas, malheureusement, dans nos amphis, malgré tous les efforts que nous pouvons faire, notamment dans le recrutement d'étudiants issus de milieux sociaux plus fragiles.

Nous faisons un effort, que j'appellerais « méritoire », sur la diversité, parce que c'est économiquement plus juste et plus démocratique. Mais la question que l'on ne se pose jamais, mais que la Cour Suprême des États-Unis et bien d'autres institutions américaines se sont posée, est l'apport de la diversité dans la qualité de nos formations. Posez-vous la question de savoir ce que c'est de faire un cours de politique de gestion des transports de la ville face à un groupe d'étudiants de cinquième année de Master, composé de 20 hommes dont 18 blancs, de 5 femmes toutes blanches et toutes issues de milieux très similaires. Si le professeur est dans une position magistrale et parle 1 heure et 59 minutes sur les 2 heures du séminaire, la différence sera minime. Cependant, si nous sommes dans un rapport pédagogique différent, qui est celui du séminaire, chacun apporte son expérience. L'expérience est

importante. C'est ce qui fait la qualité des formations américaines par rapport à certaines formations françaises, c'est-à-dire la diversité. Or nous devons nous préoccuper de savoir comment nous allons construire cette diversité. Cette diversité, nous allons la construire aussi par la diversité linguistique.

Je vais terminer sur la professionnalisation d'une autre manière. C'est ce que j'appelle « le cercle vertueux de l'internalisation des cursus », en particulier la création de cursus en anglais dans nos écoles.

Je reviens d'un gros séminaire au ministère des Affaires étrangères. Les chiffres sont assez inquiétants : malgré tous les efforts que nous avons déployés en France pour mieux accueillir les étudiants américains, le nombre d'étudiants américains qui vient en France est stable, voire en très légère hausse. Ce résultat n'est pas satisfaisant. Nous n'attirons pas assez d'étudiants américains. Sauf à ce que nous puissions acheter les places d'échange dans les universités américaines, comment allons-nous pouvoir envoyer nos étudiants en mobilité aux États-Unis si les étudiants américains ne viennent pas chez nous ? Le seul moyen est d'accueillir plus d'étudiants américains, de manière à ce que nous puissions envoyer plus de nos étudiants vers les États-Unis en particulier.

Or les chiffres sont absolument incontestables. La pratique du français est systématiquement en baisse aux États-Unis et dans beaucoup d'autres pays. Certains de mes collègues me promettent des lendemains qui chantent, parce qu'en 2050 ou en 2060, l'Afrique francophone reprendrait le dessus et aurait plus de locuteurs francophones que de locuteurs anglophones. J'aimerais y croire. Pour le moment, la langue dominante est l'anglais. J'ai envie de pouvoir faire partir nos étudiants vers les États-Unis en particulier et vers d'autres pays anglophones aussi. Si nous voulons plus d'étudiants français dans ces destinations, il nous faut en accueillir plus. Or le français est en chute parfois libre. Il faut donc offrir des cursus en anglais pour accueillir les étudiants anglophones ici. Il ne faut pas des *island programs*, mais des programmes dans lesquels nous puissions avoir des étudiants internationaux anglophones et nos propres étudiants dans les mêmes groupes.

Il faut aussi faire un effort – je dirais presque un effort d'action positive - sur le recrutement de collègues anglophones, non pas simplement parmi les professeurs de langue, mais dans d'autres domaines. Je suis particulièrement fier, par exemple, que Sciences Po ait pu recruter un professeur de sciences politiques anglophone. Je pense que beaucoup de nos collègues, même francophones, sont aujourd'hui capables de faire un excellent cours en anglais. Pour autant, la troisième dimension linguistique dont je parlais à l'instant n'est atteinte que par un très faible nombre de locuteurs non-natifs de l'anglais. Par conséquent, un effort doit être fait de notre côté pour recruter de manière plus internationale. Je prends la comparaison avec nos collègues américains : aux États-Unis, vous ne trouverez pas une seule *business school*, une seule *school of engineering*, une seule *school of public affairs*, dans laquelle les enseignants ne soient très divers en termes de provenance, y compris linguistique. Ils apportent non seulement une expérience, une culture de l'ingénierie, des affaires publiques différente, mais ils apportent aussi la langue de cette culture.

En conclusion, je dirais qu'il nous faut être moins français, mais également moins méritocratiques et plus penser à l'apport fondamental de la diversité. Et il nous faut réviser notre concept d'opérationnalité par rapport à la langue et ne plus nous concentrer sur les tests de langue, mais sur la véritable mesure de l'opérationnalité.

La véritable mesure de l'opérationnalité me semble être sur la publication directe en anglais et sur la conduite de projets en anglais, en abolissant cette frontière totalement artificielle entre les enseignements de langue et les autres enseignements, les uns ancillaires et les autres nobles. Il faut penser l'ensemble du cursus avec une combinaison la plus fertile possible d'anglais et de français, puisque je ne parle que de l'anglais ici. Il faut surtout accepter aujourd'hui que l'anglais ne doit pas être considéré comme une langue étrangère. Par conséquent, la véritable plus-value en termes linguistiques n'est pas d'être fonctionnel en anglais, mais d'être fonctionnel en anglais de la même façon que chacun d'entre vous serait choqué qu'on diplôme un étudiant incapable de faire un tableau Excel ou de se servir de son traitement de texte. Pour moi, il est aussi scandaleux de diplômer un étudiant qui ne soit pas opérationnel à Bac + 5 en anglais. La véritable plus-value linguistique est ce même diplômé qui sera fonctionnel en anglais, mais qui aura aussi des compétences avérées en espagnol, en grec ou en néerlandais.

Je vous remercie.

*Applaudissements.*

**Brendan KEENAN**

Merci beaucoup.

*Applaudissements.*

## Conclusion

*Brendan KEENAN*

Nous arrivons au terme de notre journée de réflexion sur la mise en place des cursus en anglais pour certains établissements. J'ai la tâche difficile de conclure.

Les cursus en anglais reposent sur la méthodologie, appelée EMILE (Enseignement d'une Matière Intégrée à une Langue Etrangère). Mais apprendre une langue et apprendre grâce à une langue, à travers une langue, sont deux processus concurrents. Par conséquent, la mise en place d'un cursus en anglais nécessite de repenser les rôles de l'enseignant et de l'apprenant.

La Commission européenne identifie les avantages d'un tel programme.

Trois choses sont à retenir de notre journée au niveau des étudiants de l'équipe pédagogique et de la pédagogie en général.

Premièrement, pour résumer les principaux avantages que l'on peut tirer d'un tel programme, nous pouvons parler des « 4 C » : le contenu, la communication, la cognition et la culture.

En effet, les étudiants ont accès au contenu de l'enseignement technique, scientifique et d'autres disciplines, tout en favorisant la communication dans une langue étrangère. Par ailleurs, suivre un cours dans une autre langue augmente le challenge cognitif, car l'étudiant est davantage amené, en phase d'apprentissage, à comparer, à classer, à résumer, à synthétiser, etc. Enfin, il est par ailleurs reconnu

qu'un cursus en anglais aide grandement au développement d'une connaissance, d'une reconnaissance culturelle, voire interculturelle.

Pour ce qui concerne les enseignants, en leur proposant d'offrir leurs cours en anglais, nous pouvons espérer les inciter plus fortement à participer à la mobilité internationale, à travers le développement du maniement accru d'une langue étrangère et l'acquisition d'expérience à enseigner sa matière à un groupe interculturel.

Par ailleurs, l'intégration de la matière dans un cursus en anglais peut s'avérer être un vecteur de reconnaissance important pour l'enseignant, reconnaissance de sa pédagogie, de son niveau d'expertise dans la matière, à travers l'internationalisation du domaine enseigné.

Le troisième et dernier élément sont les retombées sur la pédagogie de l'établissement. Sur le plan de la pédagogie, en fédérant les efforts de plusieurs enseignants dans la coconstruction d'un nouveau parcours cohérent de formation en anglais, nous favorisons la prise de recul sur les méthodes d'enseignement et une prise de conscience de nos forces et faiblesses, et conséquemment une amélioration de la pédagogie. En effet, toute mise en place d'un cursus en anglais nécessite une mise à plat et un regard critique quant aux méthodes d'enseignement en vigueur et à l'accessibilité traditionnelle des contenus.

Il me reste à tous vous remercier de vous être déplacés pour cet événement. Je tiens à remercier l'ensemble de nos intervenants, avec des interventions très riches. Je remercie l'équipe pilote de la Commission internationale : David TURNER, Jane ROCHE, Nathalie PINTON, Joëlle SILVESTRE, Adeline TRENNER, Kevin PON, Véronique SAPIN, Barbara ROSSEL et Françoise CIBERT. Et je remercie tout particulièrement Guillemette LAFERRERE pour tout le travail qu'elle accomplit au sein de l'AGERA.

N'oubliez pas de remplir le questionnaire d'évaluation, et surtout de communiquer vos idées pour l'édition 2017.

Merci beaucoup à tous.

*Applaudissements.*

*La séance s'achève peu après 16 heures.*

**L'AGERA** est un réseau pluridisciplinaire de 40 Grandes Ecoles en Auvergne Rhône-Alpes : Ecoles d'ingénieurs, de management, Instituts d'études politiques, Ecoles d'architecture, de design et de théâtre, Ecoles à enseignement spécialisé qui délivrent un diplôme reconnu par l'état de niveau Bac + 5 (grade de master).

Ces Ecoles proposent une pédagogie différenciante à taille humaine, une approche multidisciplinaire, de forts liens avec la recherche et l'innovation ainsi que de nombreux partenariats avec les milieux économiques et l'international.

**L'AGERA** représente ces Grandes Ecoles auprès des pouvoirs publics et participe à leur promotion; propose à ses membres des thèmes de réflexion, des échanges d'expériences, des partenariats et une mutualisation de moyens; organise des événements, colloques, ateliers, rencontres prospectives internationales, accueil des étudiants internationaux; et réalise des guides et des vidéos sur des sujets en lien avec l'évolution de l'enseignement supérieur et au service du développement de l'économie.

